

1978-2003

Des Nouvelles de Deleatur

GINKGO éditeur

DES NOUVELLES DE DELEATUR

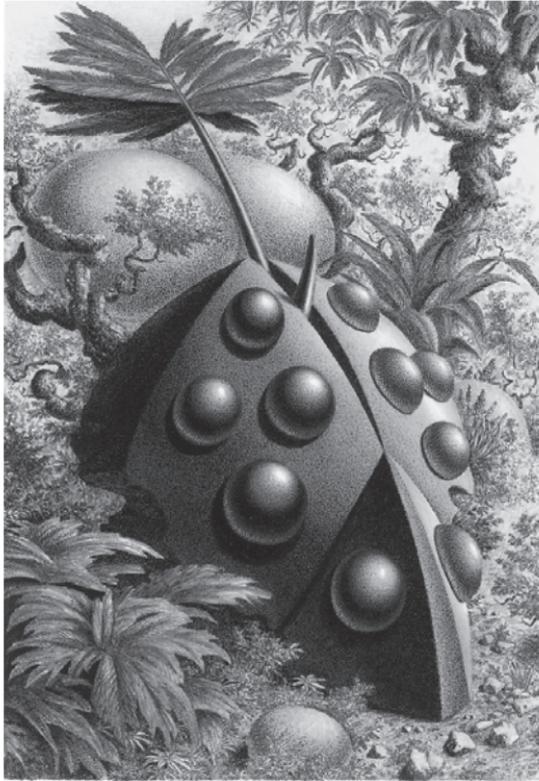
© Ginkgo éditeur/les auteurs, 2006.

Des Nouvelles
de Deleatur

anthologie

Ginkgo *éditeur*

*Pour Oncle Ted, dont
l'œil vigilant veille sur
Deleatur.*



*Eau-forte de Ramón Alejandro pour Notes de voyage
au Pays des hommes-bousiers, de Pierre Bettencourt
(1986).*

À l'enseigne de Deleatur, Pierre Laurendeau a publié pendant vingt-cinq ans des textes marqués par le désir d'exprimer un « grand écart » avec les sentiers rebattus de la littérature. On rencontre dans ses collections la rareté, l'humour, l'absurde... et tout ce qu'on ne trouve nulle part ailleurs. L'anthologie que nous proposent les éditions Ginkgo permet d'apprécier la diversité et l'originalité d'un ensemble traduisant la fantaisie d'un passionné qui fut totalement libre de ses choix.

Jacques Élisée Veillet

Sommaire

Jacques Abeille, <i>Le Voyageur attardé</i>	13
Patrick Boman, <i>Un Passereau</i>	21
Jean Cagnard, <i>Comme le voyage était long</i>	31
Philippe Curval, <i>La Moustache anglaise</i>	41
Rikki Ducornet, <i>Les Plafonds volatilisés du baron Munodi</i>	53
Pierre Laurendeau, <i>Le Pourpre et les Gris</i>	69
Stéphane Mahieu, <i>Vertumne et Pomone</i>	81
Yak Rivais, <i>La Paroi</i>	91
Stanislas Rodanski, <i>Spectr'Acteur</i>	99
René Troin, <i>La Dame de la Beauté</i>	131
Michel Valprémy, <i>Rose, Raoul et Courte-Queue</i>	141
Jacques Élisée Veillet, <i>Oncle Ted</i>	169
Robert Vigneau, <i>Contribution 63 au Congrès de psychanalystes</i>	177
Les illustrateurs	189
Les objets	195
Le site Internet	199

Jacques Abeille

Le Voyageur attardé

Jacques Abeille et Deleatur... L'amitié entre l'auteur des *Jardins statuaires* et l'éditeur, née en 1979 à Bordeaux autour de Pierre Molinier, s'est traduite par un quart de siècle de publications, de manifestations communes et un statut – celui de président de Deleatur –, que Jacques Abeille assume avec bénévolence depuis la création de l'association. Le texte qui suit fut le premier de Jacques Abeille à paraître chez Deleatur (en 1981, dans la collection *la Nouvelle postale*, dirigée par Jean Pallone). Jacques Abeille a également illustré de très nombreux auteurs chez Deleatur (Jean-Luc Coatalem, Pierre Charmoz, Pierre Laurendeau, Michel Valprémy...).

Impossible de résumer ici une œuvre fascinante, ancrée dans les territoires du surréalisme, du roman gothique et de l'imaginaire le plus irréductible : lire Jacques Abeille, de la plus courte nouvelle au vaste cycle des *Contrées*, réconcilie avec la littérature et avec le monde.

Bibliographie sélective

Chez Deleatur

- *Le Voyageur attardé*, dessin d'Alain Royer, la Nouvelle postale, 1981
- [Sous le pseudonyme de Léo Barthe] *L'Amateur de Conversation*, gravure de Fred et Cécile Deux, 1981 (rééd. in *Les Carnets de l'Amateur*, L'Escampette, 2001)
- *Fable*, poèmes, 1983
- *Un Cas de lucidité*, dessins de l'auteur, Petite Bibliothèque de littérature portative, 1984 (rééd. les Minilivres 1996, rééd. en recueil in *Celles qui viennent avec la nuit*, l'Escampette, 2000)
- *Famille/Famine*, dessins de l'auteur, coédition le Fourneau/Deleatur, 1985
- *L'Homme nu* (les Voyages du Fils I), la Compagnie des Indes oniriques, 1986 (ce texte fait partie du cycle des Contrées)
- *Lettre de Terrèbre*, les Minilivres, 1995 (ce texte fait partie du cycle des Contrées)
- *Le Peintre défait par son modèle*, les Minilivres, 1999
- *Louvaine*, gravure de Philippe Migné, la Compagnie des Indes oniriques, 1999
- *L'Arizona*, collage de Philippe Lemaire, les Minilivres, 1999
- *Un Beau Salaud*, dessin de l'auteur, les Minilivres, 2001
- *L'Écriture du Désert*, pictogrammes de l'auteur, la Compagnie des Indes oniriques, 2003.

Chez d'autres éditeurs

• **Le Cycle des Contrées**

- *Les Jardins statuaires*, Flammarion, 1982 (rééd. Joëlle Losfeld, 2004)
- *Le Veilleur du Jour*, Flammarion, 1986
- *Les Lupercales forestières (les Voyages du fils II)*, le Lézard, 1988
- *La Clef des Ombres*, Zulma, 1991
- *Les Carnets de l'explorateur perdu*, Ombres, 1993.

Autres livres

- *Le Corps perdu*, dessins d'Anne Pouchard, Même et Autre, 1977
- *En Mémoire morte*, Zulma, 1992
- *L'Ennui l'après-midi*, gravures de l'auteur, le Fourneau, 1993
- *Celles qui viennent avec la nuit*, L'Escampette, 2001
- *Molinier, présence de l'exil*, Pleine Page, 2005.

• Livres de Léo Barthe

Traduits du terrébrin par Georges Le Gloupier

- [Sous le pseudonyme de Bartleby] *La Crépusculaire*, Régine Deforges, 1971
- *Chroniques scandaleuses de Terrèbre*, Le Magasin universel/Obliques, 1995
- *Histoire de la bergère*, Climats, 2002
- *Histoire de la bonne*, Climats, 2002
- *Histoire de l'affranchie*, Climats, 2003
- *Camille*, La Musardine, 2005.



*Jacques Abeille (à gauche) et Pierre Laurendeau,
lors de la rencontre organisée en juillet 2003, à Montolieu (Aude),
à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de Deleatur.*



Illustration d'Alain Royer pour la première édition.

*La vie n'est qu'une nuit à passer
dans une mauvaise auberge.*

Thérèse d'Avila

Je suis revenu dans cet hôtel. Les portes claquent dès le matin. Dans les couloirs, on croise des machines sauvages, des soldats qui martèlent le sol ou une théorie de religieuses qui glissent comme des fantômes sous le vol fade de leurs cornettes, menant la mort de porte en porte. On entend geindre, mais personne n'ouvre.

Les femmes de chambre sont des coquines qui flairent la solitude des voyageurs dans leur lit tourmenté. « Regarde celui-ci, la lune en fait un sanglier vieux ! » Et ce sont des rires pour trois poils durs. Elles s'étendent sur les couches désertées, se roulent en criant dans l'odeur des disparus. Je crois que la forêt n'a pas de secret pour elles. D'ailleurs, à la nuit tombante, on ne les voit plus ; elles se retirent très loin dans les hauteurs. Le cou tendu, elles têtent la nuit. C'est pour cela qu'elles ne s'apaisent jamais ; le froid les brûle au ventre.

Le premier soir j'ai ouvert la fenêtre. Je voulais revoir toute cette désolation : les terrasses goudronnées, les façades muettes aux volets écaillés, le vol stupide des pigeons et les cours, ces puits où traînent des immondices. Une brume de chaleur couvrait la ville et je pensais qu'il était encore un peu tôt pour commencer à s'attrister. Un instant j'ai songé à sortir, mais où aller ? Je sais déjà tout. J'ai traîné dans les couloirs sous la lumière chiche des veilleuses. Des chiens aboyaient puis se sont tus tandis qu'une voix grave murmurait : « Oui, c'est ça, comme ça. » Quelque part un téléphone sonnait.

Dans ma chambre, une petite fille peu honteuse et trop ouvertement assise sur le traversin regardait des images. J'avais laissé ma porte ouverte mais, avec ces cloisons minces exsudant mille appels, je n'étais pas d'humeur à raconter des histoires. « Il était une petite fille qui grandissait un peu chaque jour sans s'en apercevoir. Ça se passait dans une autre chambre, très secrète, où parfois on tombait sans avoir trébuché... » Mais elle ne m'écoutait pas. Les orteils crispés sur le bord de la baignoire et haut troussée, elle prenait des poses partielles dans le miroir du lavabo qui se trouvait à hauteur convenable. Et comme, émergeant de ma mémoire, je levais le nez vers ses jeux d'équilibriste, elle a sauté sur le sol, m'a regardé en penchant la tête et a déclaré en passant la porte :

« Vous n'êtes jamais là au bon moment, homme inculte ! » Je suis resté immobile et les yeux fixes, tâchant de méditer cette remarque, de la faire au moins parvenir jusqu'à ma pensée, mais la nuit s'avavançait et déjà pesait de tout son poids contre les volets que quelqu'un était venu fermer en mon absence. Peut-être la fillette préposée aux seuils et passages. À quoi bon chercher.

Je me déshabillai, semai mes vêtements autour de moi sans distraire mon ennui. Pourtant les convulsions d'une chemise qui plane vers une chaise – et la manque – un caleçon qui choit sans ménagement... Rien n'y fit. Au lit, le sommeil me prenait par la nuque, m'étirait, me pétrissait avant de disperser mes membres dans des méandres. Un fleuve passait, indifférent à ma soif. Je m'en fichais, je n'étais plus là. J'abaissais la barrière ; un train illuminé approchait. Le matelas de mes voisins grinçait, la patiente se mit à soupirer, puis à ululer. Il me sembla que cela durait. L'eau coulait enfin et les voix des amants s'échangeaient, plates de bonheur. Ils s'y noyaient. Mais ne se rassaiaient pas. La joute au bout d'une heure faisait de nouveau dérailler mon sommeil, et ainsi jusqu'au petit matin répandant sa vaisselle sur les toits blêmes et poussant à mon chevet les femmes de chambre mutines :

« Il a dormi seul ! Ouh ! le paresseux ! » Dans ce genre de circonstances, toute vaillance me

quitte. Tandis que frileux et les mains sur le sexe je cours au lavabo pour échapper au déploiement glacé des draps sous les mains expertes de ces folles, je sais déjà que la journée est gâchée, que je traînerai dans les couloirs, lirai sans rien y comprendre une revue de sport automobile dans le vestibule et arriverai vide au soir. Et pourtant, c'est ainsi jour après jour, nuit après nuit, sauf pour la petite fille que je n'ai jamais revue. Mes volets restent ouverts. je ne t'attends plus, mais je reste.

Mont-de-Marsan, juillet 1980

Luçon, juillet 1981.

Patrick Boman

Un Passereau

Un Passereau parut en 1985 dans la collection dirigée par Jean Pallone, la Nouvelle postale. C'est le tout premier texte édité de Patrick Boman. Connu pour ses récits de voyage ou ses romans policiers qui se déroulent dans l'Inde du British Raj agonisant, Patrick Boman est également l'auteur de textes brefs, qu'il publie volontiers chez des éditeurs singuliers.

Quelle que soit l'ampleur ou la nature de ses ouvrages, on y retrouve le même humour distancié, la même tendresse pour des personnages attachants – et parfois même gluants... La *Boman's touch*, comme disent les inconditionnels !

Bibliographie sélective

Chez Deleatur

- *Un Passereau*, illustrations de Gilles Ollivier, la Nouvelle postale, 1985
- *Crawford l'Incorrigible*, dessins de Daniel Groutteau, la Petite Bibliothèque de littérature portative, 1985 (rééd. les Minilivres, 1996)
- *Ce n'est pas le 116*, calligraphie de Daniel Groutteau, la Compagnie des Indes oniriques, 1988

DES NOUVELLES DE DELEATUR

- *A Naïve Romance*, les Minilivres, 1996
- *La Conduite à Marcel*, 1997
- *Amertume des Nectars*, gravure de Georges Rubel, la Compagnie des Indes oniriques, 2003.

Chez d'autres éditeurs

- *Le Palais des saveurs accumulées*, Climats, 1989 (rééd. le Serpent à Plumes, 1994)
- *Blonde enfant d'Astarté, éloge de l'échalote*, le Fourneau, 1997
- *Thé de bœuf, radis de cheval*, le Serpent à Plumes, 1999
- *La Méthode Piotr*, illustrations de Pascal Jousset, coll. Biloba, Ginkgo, 2001
- [Avec Pierre Laurendeau] *L'Autopsie confirme le décès, éloge de la correction*, Mots et Cie, 2003
- [Avec Christian Laucou] *La Typographie cent règles*, illustrations de Pascal Jousset, Le Polygraphe, 2005
- Série de romans policiers « Peabody », aux éditions du Serpent à Plumes, puis chez Philippe Picquier, à partir de 2000.

*Patrick Boman lisant
A Naïve Romance
à la librairie Équipages,
à Paris,
le 10 octobre 2003.*



A. Jehier



*Illustration
de Gilles Ollivier
en couverture
de la première édition.*

*Hommage parodique à J. L. B.,
l'aveugle lumineux.*

L'émouvante histoire d'Engoulevent fut si souvent contée, reprise, remaniée – on en connaît soixante-douze versions – qu'on pourrait avoir quelques scrupules à l'exposer de nouveau. Ne tenons pas compte de ces petites bêtes, d'autant que presse la nécessité d'évoquer à notre tour l'exemplarité de cette trahison.

Tous les textes concordent : on ne sait rien d'Engoulevent avant le crime ignoble qui allait assurer son renom, et c'est par un glacial après-midi d'hiver, dans la cour boueuse d'un manoir berrichon, qu'il se présente à nous.

Engoulevent, chevalier dépenaillé, est d'humeur massacrate, comme la suite va le montrer. La bise lui mord cruellement les oreilles, ses cors aux pieds le font souffrir et, surtout, le souvenir de l'incident survenu le matin le brûle. Sire Oz, son suzerain, lui a fait en présence d'autres noblaillons des remarques, insultantes bien que balbutiées, au sujet du mauvais état de son équipement. Le chevalier osera-t-il partir en campagne ainsi accoutré lorsque reflourira le printemps et qu'il s'agira, comme tous les ans, d'incendier et de massacrer ? L'observation n'était pas sans fondement. L'armure du preux est mangée de rouille ; son épée, bien affûtée, ferait une excellente scie ; sa selle a pris pension chez l'usurier et son destrier, âgé et famélique, l'emmènerait à grand-peine au casse-pipes.

Engoulevent lui-même, pas lavé depuis des semaines, noir de fumée, puant de l'entrecuisse comme un verrat, un toupet collé de crasse dressé sur le crâne, n'est guère appétissant.

Il n'empêche ; le fidèle vassal a été ulcéré par l'algarade de sire Oz, dont l'arrogance ne connaît plus de limites. Perpétuellement bourré, celui-ci

commet diverses exactions, pressure les paysans, gâte les récoltes par ses chasses, trousse les fillettes et pend à tire-larigot pour peu qu'une vinasse trop aigre lui troue l'estomac. Et le petit blanc de son clos n'est pas des plus doux... Voilà maintenant qu'il s'en prend à ses vassaux ! C'en est trop, et Engoulevent a juré la perte de ce colosse ventru, péteur et sanguinaire.

Nos sources divergent ici. Seul Abou Zeid Omar el-Bokhari soutient qu'Oz n'a pas connu une fin ignominieuse et que le chevalier a lavé son honneur, à défaut de ses pieds, dans le sang et dans la cour.

Selon d'autres, le chevalier va manger tiède le plat de la vengeance : il monte son coup rapidement. Le soir, alors qu'Oz se saoule dans ses appartements, Engoulevent abreuve les gardes de moult chopines. La nuit étant bien avancée, le chevalier enjambe un pittoresque désordre de corps endormis et de débris de pichets, et se faufile à travers un enchevêtrement de hallebardes dans la chambre d'Oz. La grande et corpulente carcasse repose, à point, ronflant dans les vomissures, étalée sous un dais où galopent les rats. Engoulevent tire son poignard, éveille laborieusement Oz par quelques torgnoles et l'égorge.

Après ce forfait horrible, la région va devenir malsaine pour le chevalier, qui s'enfuit sans s'assurer du trépas de son seigneur. Enrique Yamamoto,

dans l'édition dite de Callao de ses *Mélanges ornithologiques*, nous assure que sire Oz rejoint les prairies éternelles, et il est suivi en cela par la majorité des auteurs. Narasimha Rao, dans la réédition de *Faits et Méfaits* publiée sous les auspices de la Lenin Convent School de Srirangapatanam, invoque le témoignage douteux d'un tonsuré pour assurer que la carcasse d'Oz tint le coup et qu'il survécut. Peu nous chaut.

L'assassin a le cœur tendre ; il laisse son canasson à l'écurie et part à pied, alors que l'aube va poindre. Il continue sur sa lancée et, le même jour, détrouse un voyageur qu'il laisse au fond d'un fourré, frissonnant dans un caleçon rugueux, mais vivant. Monté sur un cheval solide, de l'or dans les fontes, Engoulevent se dirige vers le sud.

Il passe aux Maures, adopte leurs coutumes, épouse leur foi et continue sous un nouveau nom son métier de soudard. Abdallah al-Hangool s'illustre par son courage et sa piété, combat bravement l'infidèle et prend du galon.

Les années passent, le voyant servir tour à tour divers émirs. L'absence de saucisson de pays et de gros rouge ne le tourmente pas plus que le remords. Les sources unanimes le dépeignent menant grand train au cours des périodes de paix : il se vêt de soie, s'inonde de parfums, s'entoure de courtisanes. Une parodie d'accomplissement personnel se conjugue alors à la réussite sociale.

Mais la vie de cet homme sera brève, et seule sa mort, ou plutôt ses morts, s'adresse à nous.

L'éminent professeur J. P. Chandragupta, citant un chroniqueur anonyme, le fait périr pendant un voyage, au large des côtes d'Afrique. Il n'est pas en mesure d'établir s'il partait pour l'exil, pour se livrer à la traite des Noirs au Soudan ou en expédition de piraterie. Dans tous les cas, le vieil océan l'engloutit et lui bâtit un mausolée aux dimensions de la planète.

Selon Abou Zeid, al-Hangool serait mort des fièvres, après avoir bu de l'eau croupie sur la route de La Mecque, et aurait fait une fin très dévote : couché sur le sable à l'ombre d'une tente, levant l'index droit pour attester l'Unicité et prononçant distinctement, bien qu'avec un fort accent berri-chon, les mots « Lâ ilaha illâ'llah ». En trépassant, il revoit les traits du chamelier qui lui a tendu le gobelet. Comme il ressemble à... l'autre.

Expirer sur le chemin du hadj, c'est mourir en martyr, et notre gaillard vogue toutes voiles dehors vers le paradis d'Allah.

Ajoutons qu'à l'emplacement où la tradition situe sa tombe se trouve aujourd'hui un magasin de matelas et oreillers. Le révérend Peacock, dans son *Sur les traces d'al-Hangool*, nous montre le néon rouge de l'enseigne *Hafeez Comfortable Beddings* clignotant dans la nuit, comme s'il répandait... un flot de sang.

Si l'on suit Ratier aîné, al-Hangool participe à une conspiration qui avorte. Le procès n'aura pas lieu, car l'ex-chevalier est étranglé dans sa cellule. La flamme d'une torche vacille dans le couloir et lui permet d'apercevoir le mufle épais du bourreau. Il croit reconnaître les traits honnis de... sire Oz.

La prison est placée dans une partie excentrique du palais, non loin du fleuve. Une porte dérobée s'ouvre et un corps est traîné jusqu'à l'eau. Le fracas du fleuve en crue couvre le « plouf ». Des bateliers, des gueux campent sur la rive autour d'un feu de broussailles et ont détourné la tête au passage des ombres...

Engoulevent échappe toujours à ses poursuivants. Plus on lit à son sujet, moins on en apprend. Jusqu'à un certain seigneur chinois d'origine tartare, répondant au nom de Hang-öl, que des audacieux sont allés repêcher au fond d'obscur annales... N'en jetez plus !

Ces événements se déroulent sur la planète Terre, à une époque qui correspond pour nous au xxxiv^e millénaire de l'ère du Crapaud – qu'Il soit glorieux et béni ! Erozis, nain et bouffon de Gloonah le Bien-Aimé, s'apprête à poser la plume. La lampe à huile fume. Les ailes de carton fixées au dos de son frac lui pèsent plus qu'à l'ordinaire. Le complot réussira-t-il ? L'heure convenue pour

l'élimination du monarque va bientôt sonner, et Erozis connaît sa tâche. On lui a promis la liberté, mais il n'expérimentera peut-être que quelques pouces d'acier dans sa chair. Le choix entre plusieurs morts lui sera-t-il donné ?

La Fortune tire la langue aux timorés. Il est temps.

Jean Cagnard

Comme le voyage était long

« La naissance en 1955, pas loin de la mer, tout près de la métallurgie. Plus tard, pas mal de petits boulots, rencontre avec l'écriture, bonjour, des chantiers de maçonnerie, tout en écrivant. Puis les choses prennent leur place, certaines disparaissent, au revoir, d'autres se fortifient, on élargit la vie, écrire est ce qu'il faut faire à tout prix.

Commençant par le roman, poursuivant par la nouvelle, le théâtre s'invite par des adaptations des deux genres précédents, avant de devenir prioritaire. La poésie pendant ce temps trace son chemin librement. Rencontre à la Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon du théâtre de marionnettes et collaboration depuis avec plusieurs compagnies (effigies, installation, vidéos...), par des commandes qui ouvrent sur la relation au plateau. Dernièrement, découverte du travail de clown et du théâtre de rue.

L'écriture est une matière vivante et donc susceptible de rencontrer des univers et des publics différents. Chaque fois un voyage... »

Bibliographie sélective

Chez Deleatur

- *L'homme, l'homme, l'homme et l'homme*, gravure d'Hélène Gay, coédition Parole déliée, 2001
- *Dans le véhicule rouge*, les Minilivres, 2002.

Chez d'autres éditeurs

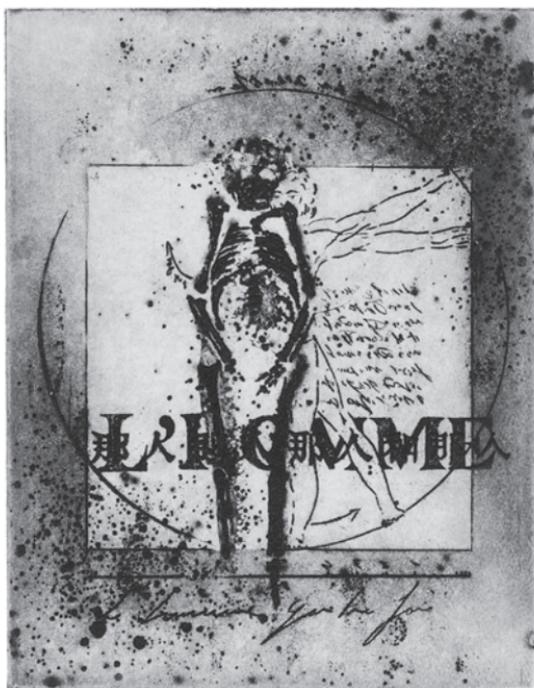
- *De la paille pour la tête*, Contes et légendes de la Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon, éditions Monum, 2002
- *Les Gens légers*, Les carnets de la marionnette, éditions Thémaa-Théâtrales, 2004
- *Bout de Bois*, Images Martin Jarrie, éditions du Bonhomme vert, 2005.

Théâtre

- *Bout de Bois*, Compagnie et mise en scène Arketal
- *Crawl*, Compagnie Tybalt, mise en scène Céline Thiou, 2005
- *L'Inversion des dents*, Théâtre du Jarnisy, mise en scène Bernard Beuvelot, 2005
- *États des lieux*, compagnie Deuxième Groupe d'Intervention, mise en scène Ema Drouin, 2005
- *La valise qui contenait des chiens*, Compagnie 1057 Roses, conception-réalisation Catherine Vasseur et Jean Cagnard, 2005.



Didier Leclerc



*La gravure d'Hélène Gay
en frontispice de la première édition.*

Pour la première fois depuis sept ans, j'ai écrit l'adresse de mes parents sur une enveloppe. C'était comme un petit tableau surréaliste dont la signification aurait appartenu aux enfants. Ensuite, pour coller le timbre, il me fallut intégrer trente ans de moins, surpasser un tremblement dans les doigts et la salive, en me demandant si je serais encore assez grand au moment de glisser l'enveloppe dans la fente du mur de la poste.

Maintenant ma mère était là, une femme pas tout à fait vieille, qui n'avait pas tellement vieilli, seulement du temps de notre séparation, sept ans, c'est-à-dire sans la couche des circonstances. Elle s'était arrangée pour que les souffrances ne laissent pas de réalités sur son visage, ni de sentences sur son cœur.

Comme le voyage était long, mon père l'avait conduite. Il l'avait laissée à l'entrée du chemin qui mène à la maison, refusant de pénétrer plus avant dans les traces de la vie d'ici. Il était reparti sans que j'aie pu voir seulement sa silhouette, ou l'arrière de son odeur.

Je suis venu chercher la valise de ma mère, qu'elle n'avait pas eu la force de transporter, et que mon père avait laissée au bord de la route. Une valise seule au milieu d'une vallée, déjà survolée par un couple de rapaces.

J'ai regardé les morceaux de la route qui disparaissaient de chaque côté de la vallée, derrière les châtaigniers, et je n'ai pas réussi à deviner la direction qu'il avait prise. J'ai même cessé de respirer un instant pour que le silence total m'envoie un indice, mais le cri des rapaces venait troubler la surface des révélations. Et maintenant mon père était là, quelque part dans la région, attendant que sa femme ait fini son séjour chez moi pour la ramener chez lui, rôdant autour de nos retrouvailles, si près, mais avec la force imbécile et indestructible de ne jamais me rencontrer.

J'ai posé la valise dans un coin du salon et nous avons bu le thé, avec ma mère, en parlant doucement, prudemment, parce qu'il était clair que nous avions des distances à retrouver – deux oiseaux un peu sauvages – et il fallait trouver les bons mots à chaque fois. Finalement, parce que nous étions dans des trajectoires équivalentes l'un vis-à-vis de l'autre, nous avons facilement évité les sujets délicats, et la conversation a bientôt pris un rythme naturel, et j'ai pu recevoir des nouvelles des uns et des autres, les appréciant ou m'en étonnant. Un moment je me suis levé pour aller chercher un deuxième paquet de biscuits dans le placard de la cuisine, parce que ma mère avait mangé le premier en entier et lorsqu'elle m'a vu revenir, qu'elle a pris conscience de son appétit, elle est restée la bouche ouverte un long moment, avant de lâcher les amarres et de se lancer dans un rire franc et clair. J'ai ri avec elle, entraîné par le mouvement incroyablement jeune de son visage.

C'est le lendemain matin que ma mère a perdu un bras. Elle était déjà levée et habillée quand je suis arrivé dans la cuisine. Elle avait préparé le petit-déjeuner aussi facilement que chez elle, même sans connaître la place des choses, et elle était heureuse de m'inviter à le partager. Je me suis assis en face d'elle et elle a porté son verre de jus de fruit à la bouche et j'ai vu la peau du cou de

cette dame envelopper une lumière, puis elle a reposé son verre sur la table et elle a prononcé son nom. L'homme qui n'était pas là. Alors le bras de ma mère qui venait de tenir le verre est tombé sur le sol et nous l'avons regardé, un peu gênés l'un et l'autre. Excuse-moi, a-t-elle dit enfin. Oh ! ne t'en fais pas, ai-je répondu, il ne s'est rien passé. Malgré tout la suite du petit-déjeuner n'a pas été aussi spontanée que nous l'aurions voulu et ma mère l'a écourté en se levant pour débarrasser, mais à cause du déséquilibre de ses épaules, elle a tout de suite renversé plusieurs choses sur la table. Laisse, ai-je dit en me précipitant, je vais le faire. Et c'est comme si le bras de ma mère était tombé une deuxième fois par terre.

Ma mère est partie dans sa chambre pour finir sa toilette, j'ai rangé le petit-déjeuner, j'ai fait la vaisselle, puis j'ai ramassé son bras sur le carrelage, à côté de sa chaise vide. Je l'ai nettoyé des quelques miettes de pain qui étaient accrochées dans la laine de son pull et je l'ai posé sur le tas de bûches, près de la cheminée du salon. Puis nous avons passé deux jours à nous promener dans la forêt, à nous remplir d'une certaine quantité d'air, car il y avait une protection pour chacun de nous dans l'action de marcher, parmi des créatures aussi compréhensives que des arbres et des fougères, et ma mère a retrouvé progressivement son entrain coutumier.

Nous avons fait un détour par l'étang, avant de rentrer le deuxième soir, et là au bord de l'eau grise, alors que nous cherchions le nom d'un champignon blanc qui poussait sur la berge, elle a de nouveau prononcé son nom et l'autre bras de ma mère est tombé dans les feuilles mortes et les aiguilles de pin. Je l'ai ramassé, je l'ai débarrassé des particules du sol qui s'accrochaient et, prenant ma mère par la taille, je l'ai invitée à rentrer pour nous réchauffer. La vitesse de l'humidité était devenue incroyable.

J'ai conduit ma mère jusqu'au fauteuil du salon, j'ai posé son deuxième bras à côté du premier, sur le tas de bûches, et j'ai débouché une bouteille de vin, qui sait si bien remettre le sang à sa place quand c'est nécessaire. Nous avons trinqué, du moins il semble que c'est moi qui l'ai fait pour deux puisque j'étais celui qui possédait les bras. Ce n'est pas toujours facile de se comporter logiquement avec quelqu'un dont les bras sont tombés, et les maladresses s'accumulent vite. J'ai fait boire à ma mère un verre de vin, ensuite tout est allé très vite, ma mère n'a plus cessé de me parler de lui et chaque fois qu'elle prononçait son nom, une partie de son corps se détachait et rejoignait le sol, d'abord les pieds, qui ont roulé comme des pierres, puis le bas des jambes, les cuisses, comme de simples quilles, puis le buste s'est divisé en autant de pays étranges et inatten-

du, et il m'était de plus en plus difficile de rester assis sans rien faire d'autre que l'écouter et regarder son corps qui explosait calmement. Quand elle a enfin cessé de parler, ma mère était éparpillée sur le sol, au pied du fauteuil, une douzaine de morceaux peut-être, et sa tête, séparée du cou, était manifestement ivre. Excuse-moi, a dit la tête ivre de ma mère sur le sol. Ce n'est rien, ai-je répondu, ne t'en fais pas, tout va bien. Peut-être que je vais repartir, a dit la tête ivre de ma mère sur le sol.

Je suis allé chercher la valise de ma mère dans sa chambre et je ne l'ai pas trouvée. Comme je n'ai trouvé aucune de ses affaires, vêtements, nécessaire de toilette ou ces autres choses que l'on emporte en voyage. J'ai remarqué que le lit était impeccablement fait, comme s'il n'avait pas été utilisé, et j'ai levé le nez dans la pièce pour essayer de détecter une odeur de ma mère. Par la fenêtre, je voyais le couple de circaètes décrire des cercles dans le ciel rougeoyant, les ailes parfaitement immobiles. Finalement, j'ai trouvé la valise de ma mère dans le salon, à l'endroit où je l'avais posée deux jours plus tôt, et il m'a paru incroyable d'avoir pu oublier son existence.

Je l'ai soulevée et je l'ai hissée sur la table du salon. Malgré son poids de valise pleine, comme il fallait s'y attendre elle était vide. Je suis allé chercher les deux bras de ma mère sur le tas de bûches

et je les ai déposés au fond, puis j'ai ramassé les autres morceaux de ma mère, qui étaient sur le sol, les pieds, les différentes parties des jambes, celles du buste, puis la tête, et je les ai placés délicatement par-dessus les bras, en les calant, de manière à prévenir des soubresauts du voyage. Est-ce que je t'ai dit que tu étais un homme différent, maintenant ? a dit la tête de ma mère posée au centre de son corps. Non, ai-je répondu, tu ne me l'as pas dit. Ça te va bien, a ajouté la tête de ma mère posée au centre de son corps, ça te va très bien. Merci, ai-je répondu. Rentre bien. J'ai été content de te voir. Et j'ai rabattu le couvercle de la valise sur les morceaux de ma mère avant que les adieux avec sa tête deviennent insoutenables.

Je suis sorti de la maison. La nuit était fraîche et claire, et la vie animale, comme toujours à cette heure-là, s'était élargie. Dans ma main, j'ai senti la valise pénétrer ce monde, où les ombres deviennent facilement des chiens ou des sangliers. J'ai marché dans le chemin, vers le bord de la route.

Philippe Curval

La Moustache anglaise

Auteur prolifique et audacieux, Curval – qui a choisi son pseudonyme parmi les personnages les plus provocateurs du marquis de Sade, le vicomte de Curval – mène son chemin d’imaginaire entre science-fiction et littérature « tout court ». Plus de trente œuvres, depuis les années soixante où *le Ressac de l’Espace* obtint le prix Jules-Verne, jalonnent ce parcours atypique : citons *L’Homme à Rebours*, *Akiloë*, récemment *Rasta solitude*... Au côté des romans, Curval a publié de nombreuses nouvelles, aussi bien en revue que chez des éditeurs spécialisés. Critique au *Monde* puis au *Magazine littéraire*, il a fortement contribué à la reconnaissance d’un genre littéraire qui, en France, à l’instar du roman policier, était jusqu’alors relégué dans les catégories mineures.

Chez Deleatur, *la Vie est courte, la nature hostile et l’homme ridicule* (1998), puis *la Moustache anglaise* (2003), illustrés par des photomontages de l’auteur, constituent des miniatures humoristiques à même de réjouir le lecteur le moins bien disposé.

Bibliographie sélective

Chez Deleatur

- *La Vie est courte, la nature hostile et l'homme ridicule*, les Minilivres, 1998
- *La Moustache anglaise*, les Minilivres, 2003.

Chez d'autres éditeurs

- *Le Ressac de l'espace*, roman, J'ai Lu, 1997
- *La Forteresse de coton*, roman, Folio, 2006
- *Attention les yeux*, roman, Denoël, 1995
- *L'Homme à rebours*, roman, J'ai Lu, 2004
- *Cette chère humanité*, roman, Laffont, 1976
- *Regarde, fiston, s'il n'y a pas un extra-terrestre derrière la bouteille de vin*, nouvelles, Denoël, 1980
- *Congo Pantin*, roman, Folio, 2001
- *Blanc comme l'ombre*, J'ai Lu, 2003
- *Rasta solitude*, nouvelles, Flammarion, 2003 (contient *La Vie est courte, la nature hostile et l'homme ridicule*).



*Autoportrait sous parasol.
Photomontage de l'auteur
en couverture de la Vie
est courte, la nature hostile
et l'homme ridicule.*

Un vent du nord agitait les jeunes feuilles des platanes. Du ciel plombé soudain gicla une giboulée de grêle. Dominique referma les pans de son imperméable, prenant soin d'y protéger la lettre qu'il allait déposer dans la boîte. Son pied dérapa sur le trottoir givré ; il se rattrapa aux barres de protection qui neutralisaient le stationnement des voitures. Quelqu'un le heurta. Un vieux monsieur qui s'appuyait sur deux cannes vacillait derrière lui, sur le point de s'effondrer. Il tenait entre ses dents une enveloppe mouillée. Dominique parvint d'extrême justesse à le soutenir de ses deux bras, sentit la chaleur qu'exprimaient ses aisselles, s'excusa, reprit son chemin. Il glissa son courrier dans la fente, partagé entre la peur et le soulagement. De cette correspondance dépendait peut-être son destin.

« Pardonnez-moi, s'il vous plaît, pourriez-vous me rendre un service ? »

Une tête inconnue le dévisageait avec une extrême intensité. Cheveux blancs drus taillés en brosse couronnant un vaste front rose où des pellicules de peau morte formaient de vilaines marbrures. Deux yeux bleus délavés. Des lèvres gour-

mandes aux coins fanés. Une momie du duc de Wellington, passée à la pommade une fois ressuscitée. C'était le vieillard qu'il avait failli renverser.

« Pourquoi pas ? répondit-il avec prudence.

– Voyez-vous, autrefois, j'ai porté comme vous une moustache anglaise. Combien de temps ça met à repousser ? Un millimètre par mois ? Pouvez-vous me le confirmer ?

– Un millimètre ! Non, beaucoup plus vite.

– Disons un demi-centimètre. »

Dominique se lissa les poils de la moustache.

« Pourquoi pas ? Je n'ai jamais mesuré.

– C'est bien ce que je pensais. Merci beaucoup.

– Je vous en prie. »

Dans le regard de l'octogénaire se lisait l'intense volonté de ne pas céder à la mort avant de retrouver son apparence d'adulte florissant dans la force de l'âge. Détresse insoutenable pour qui n'avait guère que trente ans de moins que lui. Dominique le salua en se défilant, marcha sur une vingtaine de mètres, observa du coin de l'œil le vieil homme qui peinait à introduire son enveloppe mouillée dans la boîte aux lettres tellement taggée que sa peinture jaune semblait verte.

D'une bouffée de nuages surgit un faisceau de rayons qui nappa de lumière bleue l'asphalte luisant. Coup de manche, il brossa les gouttelettes avant qu'elles ne se fixent dans le tissu de son imperméable.

Mourrait-il, lui aussi, avec sa moustache ? En avait-il réellement l'intention ? Sur le chemin qui le conduisait vers le magasin, Dominique s'interrogeait sur l'histoire de son système pileux qui, tout au long des ans, avait varié, passant du glabre au barbu, du style Homère à celui de réfugié tchéchène, au moustachu façon Clark Gable ou Brassens. Arborant même une satanette lors de l'adolescence. Par chance, son refus de la mouche ou des rouflaquettes l'avait sauvé du ridicule absolu. Fuyait-il son véritable visage pour constater dans le miroir qu'il ne ressemblait pas à celui qu'il aurait voulu être ? Ou cherchait-il par ses multiples déguisements à se dissimuler qu'il existait ? Ni l'un ni l'autre, il détestait se raser. Pas question d'appareil électrique qui fait vibrer la chair tel un marteau-piqueur, ni surtout de s'enduire les joues et le menton de mousse. N'avait-il pas inventé le moyen d'éviter ce contact en s'astreignant à des bains prolongés pour que la peau s'amollisse et qu'il suffise de glisser la lame pour racler le duvet naissant ? Ou mieux, laisser le poil se développer. Que faire dans cette alternative ? Sinon le tailler pour qu'il s'adapte à son humeur du moment.

La fraîcheur persistante d'avril n'incitait pas à se couvrir les pieds d'un fil d'Écosse. Dominique avait mûri le projet festif d'acheter une demi-douzaine de chaussettes en laine de chez Falke,

finer et montant jusqu'au mollet. Il poussa la porte à tambour du Bon Marché, s'engagea le long des boiseries vers le rayon lingerie homme, dans la tiédeur semi-luxe du chauffage à vapeur urbain.

Le lendemain, Dominique revint à lui après deux heures d'un sommeil matinal épuisant, le corps meurtri. De brèves insomnies avaient haché sa nuit. Son oreille gauche endolorie d'avoir tant forcé sur l'oreiller. Qui avait dit qu'après cinquante ans, si l'on se réveillait sans souffrir nulle part, c'est qu'on était mort ? Il s'étira, sentit craquer ses vertèbres, sortit du lit. Quel temps faisait-il ? Derrière ses rideaux occultants, impossible de le deviner.

« Bonjour Paris ! », soupira-t-il en repoussant le tissu sur ses rails.

Les cheminées, les toits semblaient passés au dentifrice Émail diamant, vieille formule, tant le soleil levant frappait rouge. Au loin, le Sacré-Cœur paraissait telle une fusée prête au lancement. Il ouvrit le Velux. La ville empestait la mer après une marée de morte-eau, saturée de plancton en décomposition. Il s'accouda au montant de bois jusqu'à sentir l'équilibre s'établir entre son corps et le jour naissant.

Après la douche, il se contempla longuement dans le miroir à trois faces, se hérissa vigoureusement la moustache à coups de brosse. Ce n'était pas l'idéal pour sa morphologie, le style anglais. Parce que son poil épais, noir et raide ne suivait pas le pli

qu'il souhaitait lui donner, se hérissait du côté où il dormait au détriment de l'autre qui retombait. Contrairement au poil britannique, d'un roux tirant sur le blond, qui s'enroulait autour des doigts, obéissait subtilement aux caresses. Certes, le recours au gel permettait de maîtriser les vellétés d'indépendance de sa moustache. En retour, la substance en séchant lui conférait une raideur désagréable. Elle craquait quand Dominique embrassait. Il saisit sa tondeuse bilame à batterie incorporée qu'il régla sur quatre. D'une main experte, effleura son système pileux – soulevé de l'autre par un peigne – afin d'en égaliser la longueur jusqu'à obtenir une sorte de blaireau fourni qui s'arrêtait à la limite de la lèvre supérieure pour en souligner le dessin.

Insatisfait, il s'assit sur son lit, étala ses achats de la veille, choisit avec soin une paire qui convint à la couleur de son pantalon. Ce gris anthracite par exemple. Prêt à arracher l'étiquette, il se souvint que les mailles filaient si l'on ne sectionnait auparavant le fil aux ciseaux. Ce qu'il fit, dégagea ensuite la fine feuille de papier pelure qui armait le tissu pour la présentation. Puis il roula une chaussette avant de l'enfiler sur son pied droit. Avait-il acheté la mauvaise taille ? Une excroissance débordait à la hauteur de son petit orteil. Dominique se pencha pour vérifier. Un L jaune était brodé sur la laine. L'autre portait un R...

Left, Right, voilà la réponse. Ainsi, il avait acheté

sans le savoir des chaussettes personnalisées, qui épousaient la forme spécifique de chaque pied. Il échangea les pôles de la paire, fit quelques pas sur la moquette avec le sentiment illégitime d'appartenir à la classe aisée. Quand il fut vêtu, il vaqua à ses courses pour la journée et se mit au travail.

Oublieux du cérémonial de la veille, Dominique commit la même erreur le lendemain, puis le jour suivant. Son pied droit n'était pas ravi. Trois fois de suite qu'il subissait l'affront de se lever du pied gauche. Or c'était un pied qu'il ménageait, l'auteur de son meilleur livre. L'auteur, enfin, disons un collaborateur privilégié, qui l'avait aidé à écrire un passage très délicat en s'incarnant dans le récit, y devenant un personnage à part entière. Ce qui donnait à son roman des résonances métaphysiques auxquelles il n'avait pas songé en l'ébauchant. Depuis, ils entretenaient d'excellentes relations. Au point de lui offrir un pseudonyme. Il l'appelait « A l'un ». Parfois l'interrogeait quand l'inspiration lui faisait défaut. Souvent, ce pied inventait les bonnes solutions car son observation du monde s'effectuait sous un angle original. Or voilà que son caractère menaçait de se détériorer. Dominique avait déjà dû négocier l'année précédente avec son pied gauche qui s'indignait d'être négligé. Aussi l'avait-il nommé « A l'autre » pour compenser. Mais il n'y avait qu'un écrivain, c'était A l'un. L'autre marchait, c'était bien, il adorait les promenades et s'en contentait.

Après trois victoires à zéro, ce dernier se rengorgeait.

Dominique décida de placer le soir en se déshabillant chaque chaussette en évidence dans la chaussure qui lui correspondait. Déjouer les lois de la chance pour favoriser le retour au calme. Au changement de la troisième paire, ce fut A l'un qui remporta le tirage au sort truqué. Un vrai ouf ! de soulagement. Quand le lot de Falke fut épuisé et remis à la blanchisseuse, il oublia l'incident. L'absence de réponse de son éditeur le préoccupait, ralentissait son travail. A l'un demeurait silencieux, tapi sur la moquette dans un coin sombre. Mais il n'en pensait pas moins.

Ce fut la semaine suivante qu'advint un accroc sérieux. Dominique, qui avait récupéré son linge, enfila négligemment une chaussette gauche sur son pied droit, s'efforça de ne pas le remarquer, s'habilla et descendit par l'escalier, l'ascenseur s'étant mis en panne délibérément. Un frêle crachin de nord-ouest vaporisait les poussières de diesel dans l'atmosphère. Sur la chaussée glissante une Nissan Toledo entama un tête-à-queue pour stopper à quelques centimètres du passage clouté. Dominique engagea son pied droit vers l'avant pour l'éviter ; or ce fut son pied gauche qui partit le premier, l'entraîna dans une virevolte. Déséquilibré, il se raccrocha à une passante mal assurée qui s'étala avec lui à deux pas du trottoir.

« Sacré con ! » dit-elle en se relevant.

À moitié assommé, il n'eut pas le courage de dresser le bras pour pointer son majeur à la verticale, dans ce geste de fraternité conviviale qui unit désormais les citadins du monde entier.

Boitillant jusqu'au carrefour de la rue du Bac, il découvrit avec amertume que son éditeur n'était pas occupé, ni dans une autre pièce, ou en conférence, même en visite chez un autre écrivain. Celui-ci s'était absenté jusqu'à Francfort.

Que fit sa main gauche, ce soir-là, lorsqu'il ôta ses vêtements et crut placer sa chaussette droite dans sa chaussure droite afin d'être sûr qu'un nouvel incident ne se produise ? Par complicité avec le membre inférieur qui lui correspondait, intervertit-elle sciemment l'ordre de la paire ? Ou bien, par un désir de vengeance inconscient, Dominique permuta-t-il la left avec la right ? Force lui fut de constater après un réveil douloureux, un bain languissant, une toilette fatiguée – quelques poils de sa moustache pendaient d'une manière aberrante –, qu'A l'un était chaussé du mauvais pied. Il boudait. « Six à un », ricana A l'autre. Faillit mal tourner s'il n'avait aussitôt réparé l'erreur.

Pas question d'écrire. Ses idées fuyaient son esprit dès qu'elles naissaient, son style se délayait en phrases interminables, ses doigts pianotaient de travers sur les touches de son clavier d'ordinateur.

Quant à son imprimante encrassée, elle tirait une bouillie de son texte de la veille.

« On pourrait sortir en balade », proposa A l'autre qui d'ordinaire n'imposait jamais ses vues.

– Je ne réponds de rien, répondit A l'un.

– Foutez-moi la paix, vous deux, c'est moi qui décide. Demain, je jette ces chaussettes.

– Ah ! non. Pas ça, des mi-bas de chez Falke. Jamais on ne retrouvera une laine de cette qualité-là. Surtout avec ce froid. »

En effet, le temps ne s'arrangeait pas. Un vent de force sept s'engouffrait boulevard Raspail, charriant d'infimes glaçons qui fouettaient la peau du visage jusqu'au peeling. Dominique aurait rebroussé chemin s'il n'avait aperçu sur un banc, à la hauteur du métro Notre-Dame-des-Champs, la silhouette d'un homme dont l'aspect lui fit mal. Il s'approcha. C'était le vieillard du premier jour. Ses moustaches blondes, de dimensions inaccoutumées, semblaient issues de soie, de verre filé, d'une matière inconnue, impondérable : elles ondulaient au vent avec la légèreté d'une écharpe, avec la souplesse de ces filaments vaporeux qu'on observe chez certaines méduses d'Extrême-Orient.

« Qu'est-ce que vous faites là, par ce blizzard ?

– J'attends le trépas.

– C'est idiot de dire ça. Avec une si belle moustache.

– Ah ! vous voyez, elle a poussé beaucoup plus

vite que je ne le croyais. Cinq centimètres en vingt jours. L'énergie du désespoir. Pourquoi avez-vous massacré la vôtre ?

– Le poil se lasse.

– La vie aussi. On m'a coupé la jambe. Arterite foudroyante. Dans un mois, la seconde y passera. Si je ne pensais pas mourir avant, je n'aurais plus besoin de m'acheter de chaussettes.

Un sentiment d'effroi :

– Pourquoi dites-vous ça ?

– C'est un avantage qu'on peut partager avec la misère.

– Voulez-vous qu'on partage un moment, ensemble ? J'habite à deux pas.

– Trop tard, je suis déjà parti. »

Dans son regard, Dominique vit passer l'infinie tristesse du monde. La voix serrée par l'émotion, il chuchota à son oreille, pour que personne d'autre que lui ne l'entende jamais.

« En tout cas, bravo ! Ça, c'est de la moustache anglaise. »

Une fois rentré dans sa soupenle, il se rasa des pieds à la tête. Puis il retourna toutes ses paires de chaussettes. Ainsi, même s'il se trompait de sens, A l'un et A l'autre ne pourraient lire le sigle inscrit dessus par l'intermédiaire de ses yeux. Car au toucher, ils seraient incapables de sentir la différence. Bien qu'on ne connaisse jamais vraiment les idées qui passent dans la tête des pieds.

Rikki Ducornet

*Les Plafonds volatilisés
du baron Munodi*

*Traduit de l'américain
par Guy Ducornet*

La rencontre avec Rikki et Guy Ducornet eut lieu dans le Saumurois en 1982 à l'occasion de la parution, chez Deleatur, des ravissants culs-de-lampe de Jacques Abeille : *Little Dirties for Rikki*. Elle a marqué le début d'une longue amitié entre l'éditeur, la romancière-poétesse-artiste et son compagnon traducteur. Après *les Plafonds volatilisés du baron Munodi*, Deleatur publia en 1993 *les Feux de l'Orchidée (Entering Fire)*, premier roman de Rikki Ducornet à paraître en français, salué par le jury du prix de traduction Maurice-Coindreau.

Originaire de New York, Rikki Ducornet a également vécu en Égypte, au Chili, en Algérie indépendante, au Canada et dans le val de Loire, région qui imprègne ses deux premiers romans, *The Stain* (1984) et *Entering Fire* (1986). Elle vit aujourd'hui au Colorado.

Bibliographie (en français)

Chez Deleatur

- *The Volatilized Ceiling of baron Munodi / Les Plafonds volatilisés du baron Munodi* (trad. Guy Ducornet), dessin et lithographie de Rikki Ducornet, la Compagnie des Indes oniriques, 1991
- *Les Feux de l'Orchidée* (trad. Guy Ducornet), la Compagnie des Indes oniriques, 1993 (rééd. le Serpent à plumes, 1999)
- [Avec Pierre Laurendeau] *Mandrake*, dessins de Rikki Ducornet, les Minilivres, 1997.

Chez d'autres éditeurs

- *Haddock's Eyes / Les Yeux d'Églefin* (trad. Pierre Yvard), dessins et lithographie de Rikki Ducornet, éditions du Fourneau, 1987
- *Phosphore au pays des rêves*, le Serpent à plumes, 2000
- *L'Éventail du marquis de Sade*, le Serpent à plumes, 2002
- *Gazelle*, Joëlle Losfeld, 2006.

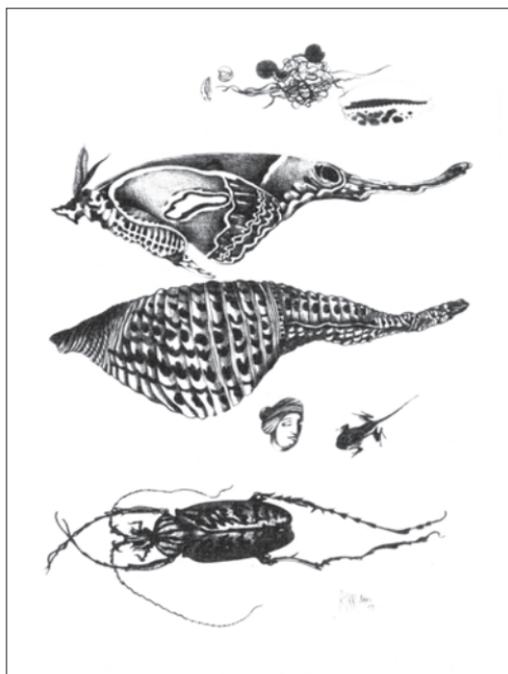
Livres de Guy Ducornet

- *Le Punching-Ball et la Vache à lait (la critique universitaire nord-américaine face au surréalisme)*, Actual/Deleatur, 1992
- *Oblique Shocks*, Syllepse, 2001
- *Ça va chauffer !* Talus d'approche, 2001
- *Les Parasites du surréalisme*, Talus d'approche, 2002
- *Surréalisme & Athéisme*, Talus d'approche, 2006.

The Volatilized Ceiling of Baron Munodi a été repris en recueil aux États-Unis. La traduction a été revue pour la présente édition.



A. Jehier



Dessin de Rikki Ducornet en frontispice de l'édition originale.

Les musées d'Europe abritent de bien curieux portraits illustrant l'hypothèse que le corps donne à l'âme sa forme. Léonard de Vinci avait imaginé une femme au visage simiesque, Giacomo della Porta un homme au profil de bélier et Rubens, des lions à face humaine. Étant moi-même une albinos au visage angélique, j'inspire de violentes passions. Les hommes en quête du feu purificateur voudraient bien me profaner et, leur plaisir pris, être absous du péché. Si je n'ai jamais partagé leurs

fièvres, c'est qu'une femme s'est emparée de mon cœur : noire et clairvoyante, elle proclame qu'un jour ce monde se desséchera comme un pruneau. Plutôt que le récit de notre amour, ce qui suit est l'histoire d'une obsession, justifiée par la vision désolée de mon amie. Comme mon amour pour elle, cette obsession a résisté aux morsures du temps.

Un soir, au tout début du XVIII^e siècle et peu de temps avant la tragédie qui allait réduire à néant les promesses du Paradis, le baron Munodi fit à son jeune fils la description de ces miroirs métalliques si prisés jadis par les Grecs. Au point de convergence de leurs quatre triangles isocèles régnait une conjonction puissante et sacrée – mais potentiellement dangereuse : l'air s'y transmuait en feu.

À quelque temps de là, au lieu de lui raconter une histoire pour l'endormir, le baron emmena le garçonnet visiter les ateliers temporaires, installés sous les arcades des galeries de son palais tout neuf, non loin de Naples. Ayant comme tout le monde entendu parler de ces chantiers, le petit Gustavo pouvait à peine contenir sa curiosité. Plus de dix mille éléments de marqueterie, destinés à être incorporés aux caissons géodésiques des plafonds, y étaient conçus, découpés, peints et saupoudrés d'or. L'atmosphère était tellement saturée de particules dorées qu'en apercevant les ateliers dans une brume réfractrice, l'enfant en fut ébloui.

Le baron Munodi avertit Gustavo que la beauté de ces peintures – et la somme de connaissances qu’elles recelaient – les rendaient maléfiques aux yeux de certaines autorités répugnantes dont il préférait taire le nom, mais qui détenaient un tragique pouvoir.

« Certains sont persuadés que ces images peuvent doter les bêtes de la parole, expliqua le baron, comme dans l’histoire du serpent qui fit succomber Ève à la tentation. Ils me croient également capable de fomenter les tempêtes. » Si le baron était effectivement puissant, son pouvoir – comme les plafonds qui s’animaient à la lueur des torches – était en train de vaciller au bord d’un précipice.

Gustavo dévorait du regard des lionnes vertes et des éléphanes gravides, des Tritons luisant sous la Lune dans une cité engloutie, un Cupidon rieur, un homme au faciès de dromadaire et une fille nue comme un lys. Du centre d’un ovale bleu, de la taille et de la couleur d’un œuf de macareux, l’œil unique d’un Soleil le fixait avec tant d’insistance qu’il se détourna en rougissant. Sous le coude d’une blouse maculée de peinture, il aperçut ensuite une icône ; elle vibra si mystérieusement que, non content de la toucher, il la lécha du bout de sa langue avant de la porter à ses narines frémissantes en inhalant profondément.

Cette image irrésistible se grava dans la cervelle de l’enfant autant que dans l’imaginaire des géné-

rations suivantes (il m'est arrivée d'émerger de rêves saisissants qui m'ont fait entrevoir ce qui s'était alors révélé à Gustavo) : un grand singe albinos adulte, une flèche dans le cœur, tombe d'un arbre tropical en s'efforçant d'agripper dans sa chute les cordages sanguinolents qui jaillissent de sa poitrine. Mais sa blessure, fracture mortelle sur le corps du monde, est insondable en vérité. Gustavo remarque les mains du primate : elles sont pareilles aux siennes.

Pendant que l'enfant contemplait amoureusement le singe dans la fournaise des torches, la peinture lui fut gentiment ôtée des mains et l'on peignit au verso le nombre 666. Elle fut ensuite déposée parmi les centaines d'autres, éparpillées comme les zodiaques animant la voûte céleste. Tous les détails des ateliers et les visages des peintres s'évaporèrent bientôt comme des ailes d'anges dans un tourbillon écarlate, et des essaims d'apprentis s'activèrent alors autour des groupes d'icônes fraîchement vernies pour les couvrir de poussière d'or.

Cette nuit-là, un incendie ravagea les ateliers du baron. Au matin, il ne restait du palais que des cendres – et des peintres, quelques dents calcinées. Dix mille icônes étaient parties en fumée : les secrets des plafonds s'étaient volatilisés.

Preuve de la scélérateuse de la catastrophe, on trouva le baron assassiné : une longue pointe

s'était fichée dans son cœur avec une telle force qu'elle l'avait cloué aux planches du châlit. La baronne, dont la lucidité était légendaire, se réveilla tout éclaboussée du sang de son bien-aimé. Elle fut aussitôt ligotée pour être emmenée comme folle dans un asile. C'est là qu'elle donna le jour à l'ancêtre à qui je sais ne pas ressembler, grâce à son célèbre portrait du Prado. Gustavo mourut avant d'atteindre l'âge adulte. Quant à moi, seule héritière de la lignée des Munodi, je suis sans enfant. L'un de mes amis, qui connaît bien ces choses, voit là l'explication de ce besoin que j'ai de tout capter à l'encre noire sur du papier blanc.

*

Le petit Gustavo et toutes les possessions du baron furent saisis par les officiers de l'Inquisition. Après une fouille minutieuse, un pentagone fraîchement peint fut découvert dans une soupente. Dans les affaires du baron, on trouva une boule de plumes, un soulier hérissé d'épingles, une mappemonde, ainsi qu'une carte du ciel montrant les planètes sur leurs orbites.

Dépouillé de sa chemise de soie, Gustavo fut affublé d'une camisole de pénitent. Les boucles flamboyantes de son enfance furent coupées et il se vit forcé de passer en prières le plus clair de ses

journées, entouré de boute-feux qui craignaient Dieu.

Comme il n'avait ni passe-temps ni compagnon pour égayer la morbide placidité de la vie monastique, Gustavo s'offrait des vertiges qui prenaient la forme de ses souvenirs. Grâce à une constante pratique, il se rendit capable d'invoquer *illico* le grand singe et de le garder perpétuellement devant lui. L'icône 666 était l'élémentaire secret situé au centre exact du miroir incarné de son esprit. Malgré tous leurs efforts pour découvrir la nature de l'ombilic qui reliait Gustavo à son passé, les assassins de son père furent obligés de concéder leur échec.

Les moines expliquèrent au Grand Inquisiteur qu'ignorant tout de l'objet de l'adoration de l'enfant, il leur était impossible de le subvertir. Ils savaient seulement qu'il y avait là une pratique indésirable : le fils de l'hérésiarque était la proie d'une incompréhensible exultation qui n'avait rien à voir avec Jésus-Christ ; ses ferventes prières n'appartenaient qu'à lui. Lorsque tous les autres avaient les yeux rivés au crucifix, personne ne pouvait savoir qu'en dedans, Gustavo fixait l'image du singe en qui le baron avait vu la métaphore d'un douloureux accident de l'esprit, d'une déperdition – l'élément primordial d'un vaste message codé à la signification incendiaire. Tout comme ses ennemis l'avaient craint, les plafonds du baron

n'étaient pas qu'un inventaire futile : ils contenaient la révélation d'un itinéraire.

J'écris ces mots alors que le ballon de notre monde se dégonfle en laissant échapper son atmosphère dans l'espace sidéral, et je crains fort que ses alphabets évaporés n'aient épelé *le seul itinéraire possible*. Gustavo avait aperçu les pages éparses du *Livre du Salut*. L'envie, la cupidité et une frayeur sans fondement l'avaient détruit.

*

Un après-midi, lors d'un rare moment de paix dans les jardins du monastère, Gustavo assista par hasard à une dispute sur la nature de la créature évoquée au chapitre XIII de *l'Apocalypse* de saint Jean, où il est dit : « *Que celui qui a l'esprit avisé calcule le nombre de la Bête. C'est un nombre d'homme, et son nombre est six cent soixante-six.* »

Fou de joie, Gustavo courut vers le cercle des moines disputailleurs et s'écria :

« Moi, je sais ! Je l'ai vue ! Et je la vois à présent : c'est un singe ! Oh ! un singe très beau ! »

Soulevé de terre par une oreille et giflé si fort qu'elle en fut presque arrachée, Gustavo fut ensuite poussé à grands coups de pied dans un boyau de pierre et jeté dans un cachot dont l'unique ouverture était une meurtrière, à peine assez large pour qu'on décoche une flèche au cœur de la forêt.

En concordance avec l'*Instructio*, Gustavo fut dès lors battu chaque soir afin d'enfoncer dans son crâne le clou de la piété, et chaque matin à l'aube pour chasser la moindre chimère qui se serait glissée la nuit dans son oreille purulente. Il fut dit que le fils du baron n'aurait pas son salut – même par une grâce extraordinaire – car ses paroles avaient divulgué une impardonnable hérésie :

« Cet enfant, dirent les moines au Grand Inquisiteur, laisse entendre que le Fils de Dieu est un singe. »

Ce que les assesseurs, les conseillers et les juges de l'Inquisition vomissaient comme crime de *lèse-majesté divine* est aujourd'hui communément admis, sauf dans les enclaves les plus réactionnaires du Moyen-Orient, de l'Afrique et de l'Amérique du Nord. La génétique, science exemplaire, nous a confirmé la merveille : le chiffre du singe – à un ou deux chromosomes près – est le miroir de celui de l'homme.

Garçon vigoureux que ravissaient jadis les images d'éléphants funambules à Rome et d'acrobates à Pompéi, Gustavo n'avait plus que la peau et les os : des visions de démons souterrains l'assaillaient ; son visage ravagé refusait de guérir et une fièvre mortelle lui tenaillait l'esprit. Il ne remarqua pas, suspendue à un clou, la croix de fer rouillé qui risquait à tout moment de lui fracasser le crâne. Comme la Lune, le singe s'était levé pour orbiter autour de ses pensées.

Pour moi qui ai suivi les gorilles à la trace, dans l'espoir que me soit révélée la nature profonde de mon hérédité, l'idée fixe de cet enfant m'est familière car c'est la mienne : ma vocation, voyez-vous, c'est l'héritage d'un enfant mort depuis plus de deux siècles. Une influence innée – électrique ou chimique, peu importe – a fait partager à tous les Munodi l'obsession de Gustavo : mon arrière-grand-père a consacré sa vie à l'étude des traces du *Yéti* ; mon grand-père paternel a vécu parmi les *Macaca speciosa* de Thaïlande ; ma grand-tante Dolorosa a écrit – entre deux pistages de babouins – un pertinent ouvrage sur Rosalie Zaccharie Ferriol, la ravissante albinos française (qui est, si j'en crois une précieuse gravure, mon *Doppelgänger*), dont le célèbre regard ardaït si fort qu'il transperçait les cœurs de ceux qui le croisaient – ainsi qu'un essai sur *Moby Dick* dans lequel elle constate qu'à l'opposé des singes blancs, les baleines blanches sont très communes (ou du moins *l'étaient*, car les baleines, de quelque couleur qu'elles soient, ne sont plus communes du tout).

*

Il est temps de revenir à Gustavo qui se meurt et qui rêve d'avoir été transporté dans les ateliers du baron : à la lumière des torches résineuses, les

apprentis s'activent, dans le labyrinthe des tables des peintres, à couvrir d'or les puissantes images. L'air en est si chargé qu'en ouvrant les yeux une dernière fois, Gustavo s'aperçoit que la luminescence de son rêve a envahi sa cellule et que son cher grand singe le tient tendrement enlacé. Tel un ange déchu du Paradis, il a atterri sur sa paille grouillante de vermine.

Quand les moines trouvèrent le cadavre de Gustavo, ils l'incinérèrent.

Il est écrit dans leurs livres mensongers qu'un crapaud sauta des flammes et qu'une vipère fit le tour du bûcher. Fables que tout cela ! La vérité, c'est qu'une agitation morbide vint rompre la paix douteuse de ce lieu malfaisant et entraîna son déclin.

*

Mes propres recherches sur l'albinisme et, inévitablement, sur le mélanisme, m'ont conduite aux confins de notre planète en peau de chagrin : j'ai étudié les alphabets codés observables sur la face ou le dos de toutes les créatures du règne animal. Au-dessus du quarantième parallèle nord, pendant les mois d'une nuit sans fin, j'ai suivi à la trace les loups blancs et les renards bleus. Dans les profondeurs enfumées de forêts embrasées, j'ai vu des serpents hermaphrodites d'encre et de lait, aux yeux

de corail de coquille Saint-Jacques – si rares qu'on les compte sur les doigts d'une seule main.

Lors de ma convalescence en France à la suite d'une malaria, j'ai recensé les taches blanches sur les corbeaux bigarrés (*turdus merula*) qui s'abattent sur les arbres élagués après avoir dagué de leurs becs les eaux polluées. J'ai passé dix bonnes années à cataloguer les marques des élytres des capricornes – et même les oreilles des tigres dont la descendance est irrémédiablement mutilée. Comme les baleines, les primates et les plafonds miraculeux du baron Munodi, ils sont menacés d'extinction.

*

Étendue auprès de mon amante, j'ai fait dernièrement un rêve inquiétant : j'avais acheté quelques livres de calmars frais que j'avais l'intention de préparer pour plusieurs amis illustres – tous miraculeusement rescapés des chambres à gaz. Humides et visqueux, les calmars étaient aussi durs à tenir qu'une intuition inspirée. Ils étaient également d'un blanc absolu. Je les ai saisis un par un avant de les ouvrir d'un coup de tranchoir, découvrant ainsi de parfaits petits hommes d'un blanc d'ivoire, costumés en princes persans, le cimenterre à la ceinture et le turban constellé de pierres précieuses. Ils portaient des gilets boutonnés et l'un

d'eux avait autour des reins et entre les cuisses de petites perles blanches ressemblant à du caviar.

J'ai délicatement extrait chacun de ces petits bonshommes de son enveloppe de chair avant de lui sectionner la tête, puis de séparer les bras du torse, et enfin les jambes. J'avais peur qu'ils ne se mettent à hurler en s'éveillant mais ils sont restés endormis. Et si l'un d'eux a saigné, c'était un sang tout pâle, comme la lymphe des poissons. À la fin, je me suis aperçue en frissonnant qu'il y avait cent onze de ces petits mannequins – et que je les avais coupés en six.

J'ai raconté mon rêve à un psychanalyste, à un philosophe, et à ma maîtresse. Le premier m'a affirmé que le calmar symbolisait le pénis, l'homme endormi que j'aimerais mieux tuer qu'exciter. Le philosophe a suggéré que mes sirènes masculines étaient des métaphores de l'appétence de l'âme pour la gnose, assassinée par l'esprit pusillanime – un savoir plus terrible, pour le cœur ignorant, que les ténèbres éternelles. Mais la réponse de ma maîtresse me semble de loin la plus satisfaisante des trois – même si toutes sont des pièces du même puzzle du Vrai :

« Le démembrement du corps symbolise sa dissolution, le premier pas vers une régénération sans laquelle nulle résurrection n'est possible. L'eau qui s'écoule du corps du calmar, comme le sang du cœur percé du singe, symbolise le fluide amniotique, et plus

encore les eaux primitives dont tout est descendu : les algues vertes, les renards bleus, les hommes et les femmes – blancs et noirs. »

*

Les années passent trop vite. Comme une doctrine fantastique réduite en cendres avant d'être déchiffrée, mon amante et moi-même deviendrons poussière. En une seule vie si brève, je ne peux ni défaire la perte tragique d'une vie d'enfant ni entamer la reconstruction d'un lexique alchimique. Je ne peux pas non plus dresser un arbre généalogique précis. Même les combinaisons limitées des élytres de simples coléoptères m'échappent. Mais si le monde doit survivre, je suis certain que d'autres seront hantés comme je le suis et feront les mêmes rêves. C'est mon espoir le plus cher, s'il reste une chance que l'Éden soit un jour rétabli.

Pierre Laurendeau

Le Pourpre et les Gris

Publié en 1986 dans la Petite Bibliothèque de littérature portative dirigée par Agnès Jehier, ce conte gastronomique et cruel était illustré par trois dessins de Jean-Jacques Gévaudan, complice de la première heure de l'aventure déléturienne.

Au côté d'ouvrages de langue et de carnets de paysages, Pierre Laurendeau « poursuit depuis 1973 une œuvre personnelle faite notamment de récits et de contes où l'écriture lyrique trouve avec l'ironie un subtil contrepoint. Son goût pour certaines formes d'humour insolite s'exerce parfois dans des ouvrages hétéronymes » (Jacques Élisée Veuillet).

Bibliographie sélective

Chez Deleatur

- *Le Pourpre et les Gris*, ill. Jean-Jacques Gévaudan, la Petite Bibliothèque de littérature portative, 1986
- *Jardin d'enfants*, ill. Jacques Abeille, la Nouvelle postale, 1986
- *La Grosse Dormeuse*, la Petite Bibliothèque de littérature portative, 1987
- *Ethnograffiti*, dessins et lithographie de Jorge Camacho, Première Personne, 1987

DES NOUVELLES DE DELEATUR

- *Les Poinçons de John Baskerville*, trois lithographies de Ramón Alejandro, la Compagnie des Indes oniriques, 1990
- *Ruynes*, suivi de *Phélie* et de *Ariane*, photographie de Jean-Jacques Gévaudan, la Compagnie des Indes oniriques, 1994 (première édition, accompagnée de trois dessins de Jean-Jacques Gévaudan : 1978).

Chez Ginkgo éditeur

- [Sous le pseudonyme de Pierre Charmoz] *Première ascension népalaise de la tour Eiffel et autres cimes improbables*, dessins de Michel Guérard, 2002
- [Sous le pseudonyme d'Hurl Barbe] *Alice Crime*, dessins de Michel Guérard, 2003 (première édition : Deleatur, 1979).

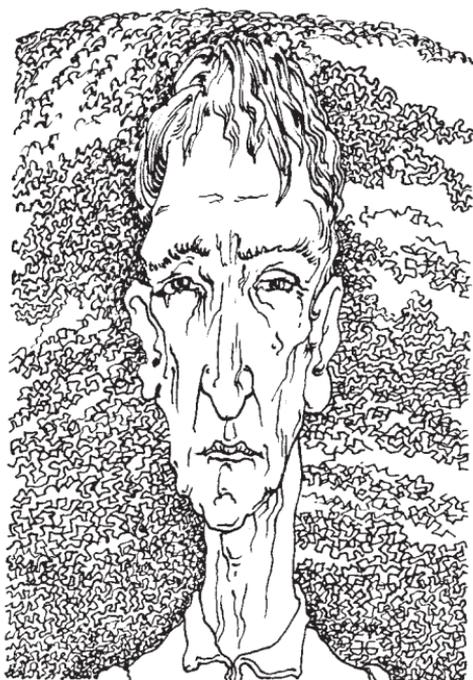
Chez d'autres éditeurs

- *Le Français cent difficultés*, 1993 (rééd. 1999 avec des dessins de Pascal Jousselin), Le Polygraphe éditeur
- *Carnets de Loire* (aquarelles de Pascal Proust), 1996, 1998, 2003, Le Polygraphe éditeur
- [Avec Patrick Boman] *L'Autopsie confirme le décès, éloge de la correction*, Mots et Cie, 2003.

*Pierre Laurendeau pliant les feuilles
de l'Amateur de Conversation de Léo Barthe (1981).*



B. Chéné



*Frontispice de Jean-Jacques Gévaudan
pour l'édition originale.*

Pour Agnès.

Je rôle :

– Dites donc, qu'est-ce que vous faites dans mon bureau ?

Clin d'œil malicieux. Martin montre le plafond du doigt. Une bouffée d'orgueil m'empourpre la tête : quoi ? déjà !

– L'information circule vite, dans la Maison. Bravo, mon vieux. Et vive le Pourpre !

Il jette un regard d'envie sur mon complet où, bientôt, le gris ne sera plus qu'un mauvais souvenir.

Tout a commencé il y a dix ans ; j'étais entré dans la Maison comme porteur appointé au service des Urgences rétroactives, un poste cent pour cent gris, obscur et ingrat, et la livrée couleur muraille poussiéreuse que l'on m'avait attribuée était, à juste titre, méprisée de tous : même les surgris me regardaient de haut.

Un jour, en vidant une poubelle, je suis tombé sur un projet de récupération de goutte de mayonnaise au goulot des flacons ; conçu par un obscur sous-chef des Urgences rétroactives, il était allé au panier par négligence ou ennui. Je l'adressai, rafraîchi et accompagné de notes pertinentes, au directeur du Bureau des idées nouvelles : immédiatement promu au rang de chef adjoint d'un service dont je ne me souviens plus du nom, je passai ainsi dans la catégorie, à peine plus enviable à dire vrai, des surgris : une blouse anthracite, belle à certains égards, mais terriblement grise !

J'avais des dons. Je gagnai mon premier galon pourpre en inventant un procédé d'émulsion augmentant de vingt pour cent le volume de la sauce salade.

Vous n'imaginez pas, vous autres de l'extérieur, ce que représente pour nous cette petite bande

d'étoffe cramoisie perdue dans l'immensité terne de la blouse – consécration d'une vie travailleuse et vertueuse, et premier rouage du plus terrible engrenage : l'ambition.

Mauvert, dont j'avais pendant longtemps admiré l'élégance de semi-Pourpre, me saluait désormais d'un geste distrait : en trois ans, j'avais grimpé trois étages et, s'il m'en restait douze à gravir avant d'atteindre le suprême niveau, mes chances n'étaient désormais point négligeables. Même Ramin, un Pourpre de troisième classe, m'adressait un bref signe de la tête au passage. Mais cette situation, pour enviable qu'elle fût, n'en demeurait pas moins très précaire et je décidai de hâter mon ascension vers les lieux où la pourpre éclabousse jusqu'aux stylos des secrétaires : un pliage d'emballage en six me fit gagner deux étages d'un coup et toute une manche pourpre. Mauvert ne pouvait plus me croiser sans échanger au moins deux paroles aimables, et il me tutoyait :

– Comment vas-tu ?

– Bien, et toi ?

Quel bonheur ! Pensez donc, Mauvert !

Et Topin, que je rencontrais au moins une fois par semaine, m'adressait un léger sourire de bienvenue.

Mon meilleur coup, ce fut la centrifugeuse à oignons : gain de temps, pas d'épluchures, et

bénéfices cumulés de 23,47 %, une performance jamais atteinte !

En cinq ans, j'avais grimpé jusqu'au dixième étage, du jamais vu dans la Maison. J'étais parvenu au grade de semi-Pourpre *de gauche*, ce qui est préférable, et de loin, à demeurer un semi-Pourpre *de droite* – comme Mauvert, le pauvre imbécile – pour le restant de ses jours.

Il m'arrivait alors de le croiser et, pour éviter ses ennuyeuses conversations, je pressais le pas et lui adressais un petit signe de la main, bref mais courtois. Ah ! la tête de Mauvert, l'obséquieux et banal personnage.

Pour Topin, il en allait différemment. Je suis même entré dans son bureau, à l'occasion d'un pot. Et il m'a présenté Martin ; *Martin*, vous vous rendez compte ! un Pourpre de première classe, et du *treizième* étage, quelqu'un qui vous ferait manger dans sa main et astiquer ses belles semelles pourpres pendant une semaine sans que vous en ressentiez la moindre fatigue.

J'étais ambitieux, et rien ne pouvait m'arrêter. Du moins, je le pensais ; c'était sans compter les Complots.

Un jour que je revêtais ma tunique pourpre et grise (à droite), Martin entra dans mon bureau et me dit, d'un ton sec :

– Quelle horreur ! Vous avez vu ça ?

Ramin et Topin l'accompagnaient. Ce dernier, quel sale type ! mit le doigt sur une énorme tache d'encre *grise* sur le côté gauche de ma livrée. J'étais fait.

Je fus mis en quarantaine, et même Mauvert ne me salua plus que distraitement.

Mais je n'étais pas homme à me laisser vaincre sans combattre : je voulais reconquérir la confiance de mes chefs et continuer à gravir les étages, tout en sachant que, désormais, des pièges innombrables, des chausse-trapes inattendues, des trahisons probables m'attendaient à chaque détour de couloir.

Je commençai par m'appuyer sur Coulin, un pourpre de deuxième classe qui venait, lui aussi, d'être victime d'un Complot. Ensemble, nous mîmes au point une baratte à Parmentier qui rendait la purée plus onctueuse et la viande inutile : Martin fut *retrogradé*, Topin disparut dans un bureau sans fenêtre ; quant à Ramin, l'idiot, il préféra se suicider. La réplique avait été foudroyante et je poussai mon avantage, tout en me débarrassant de Coulin, en montrant que le projet initial – que j'avais pris soin d'exposer en son nom – présentait de graves lacunes, et des erreurs flagrantes – que j'avais glissées moi-même. Coulin fut saqué et je m'installai au douzième étage, parmi les Pourpres de deuxième classe.

Une telle progression de carrière était un fait unique dans la Maison. Plus question de renverser

de l'encre sur mon complet trois-pièces-cravate pourpre de pourpre : Jocelyne, ma secrétaire, veillait à ma garde-robe. En huit ans, j'étais parvenu là où les autres ne peuvent pas même rêver d'accéder au bout de toute une vie d'obéissance et de servilité. Les gris, je ne les voyais même plus : à eux de se ranger et de se prosterner jusqu'au sol. Que diable ! un Pourpre, ça se voit.

Le douzième étage est un repaire d'assassins en puissance : c'est le palier du *Treizième*, étage des Pourpres de première classe et antichambre du *Quatorzième*, où les Superpourpres désignent le Pourpre suprême.

Martin avait réintégré son bureau au treizième : j'avais pris soin d'appuyer sa réinsertion, en faisant porter le chapeau de la vilaine petite histoire à ses complices. Il était devenu très cordial avec moi et, ayant compris de quel matériau rare et précieux j'étais fait, me soutenait secrètement auprès des Supers.

Nous décidâmes tous deux de frapper un grand coup : un plan génial de réorganisation des basses-cours, avec saisie automatique des œufs et balayage permanent des détritits – recyclés en aliments pour gris –, me propulsa au même niveau que Martin. Là, il me fallut patienter toute une année ; j'en profitai pour préparer ce que je nomme modestement mon *coup d'État*.

Martin me faisait entière confiance et j'avais pris sur lui un tel ascendant qu'il m'aurait, sans

peine ni amertume, épousseté l'étoffe pendant une semaine. Martin !

Ah ! quelle victoire !

Et le voilà installé à ma place, devant *mon* bureau. Je n'en reviens pas !

C'est le cœur battant à tout rompre que je gravis l'escalier monumental (tapis de velours pourpre de trois centimètres d'épaisseur) qui mène à l'étage Quatorze.

Sur le palier, une hôtesse gracieuse me présente la toge superpourpre ; le mince fil gris, qui courait comme une frange d'infamie sur mon ancien complet, a disparu. Pourpre, pourpre, pourpre ! divine couleur, ivresse du pouvoir et de la perfection ! Je suis enfin l'un des Quatorze, et cela trois semaines avant le Grand Banquet annuel : qui sera élu, cette année, comme Pourpre suprême ?

Ils sont tous là : Lepont, Chatin, Paulard (que je n'ai vu qu'une fois en dix ans), et les autres ; certains dont je ne connais ni le nom ni le visage. Mais quel drôle d'aspect ! Je ne les voyais pas ainsi, ces puissants personnages : vieux et parcheminés ; leurs mains tremblent et leurs mâchoires s'affaissent par instants, laissant couler un filet de salive sanguinolent ; leurs yeux, enfoncés profondément dans les orbites, recèlent tout un océan de froids calculs – morts au monde et vivants, ô combien vivants ! pour la Maison, leur Maison.

Et moi, si jeune, je suis admis au sein de l'aréopage divin, chef parmi les chefs, et, qui sait ? bientôt peut-être...

– Mon cher Tartatin, commence Paulard, ne perdons pas de temps en salamalecs. Votre plan d'assainissement des herbages intermittents est un véritable chef-d'œuvre : nous avons révoqué la moitié de nos gris, racheté l'International Corporation, coulé la Ltd Illimited et pris des parts dans les cent plus grandes entreprises de la planète. Et tout cela, c'est à vous que nous le devons. Votre jeunesse enthousiaste, votre obstination à déjouer les pièges que nous vous avons tendus, votre entêtement à prouver que vous étiez le meilleur, en un mot votre cas unique dans toute l'histoire de la Maison nous a conduits à vous choisir comme Pourpre suprême. Aussi, votre passage parmi nous sera-t-il bref, et nous le regretterons probablement, mais la dignité la plus élevée, le rang le plus haut vous convient mieux qu'à quiconque, surtout à l'approche du Grand Banquet.

Pourpre suprême ! Je suis abasourdi. Je chancelle.

Lepont me tapote gentiment le dos.

– Buvez ça, mon vieux, vous en aurez besoin : ça parfume l'esprit, et la chair y gagne... à tout point de vue.

Il étouffe un petit rire.

Je souris à mon tour. Très cordiaux et avenants,

ils gardent néanmoins les distances – leurs distances – qui les séparent désormais de moi.

Je leur fais bien vite sentir qui je suis, et par des mots choisis mais péremptoires je les avertis que ma tâche est loin d'être terminée et que le Grand Banquet, cette année, sera l'occasion de découvrir un Pourpre suprême d'une *nouvelle génération*.

Ils ont compris le message et s'inclinent, révérencieux mais non serviles, devant ma grandeur.

Me voici au seuil du *Quinzième* et dernier étage, l'appartement du Pourpre suprême. Personne ne m'accompagne. Que vais-je découvrir derrière cette porte qui s'entrouvre lentement ?

– Jocelyne !

– Oh ! Monsieur Tartatin ! Quel honneur et quelle joie !

Cette brave Jocelyne sourit et pleure en même temps. Je suis heureux : la gloire n'est rien sans confident pour en saisir l'éclat dans l'évanescence de l'instant. L'émotion me gagne ; je la serre dans mes bras. Nous nous embrassons avec passion, pourpre sur pourpre, et chutons sur la moquette de velours écarlate.

Jocelyne se relève, me prend la main.

– Venez ; j'ai préparé votre premier repas.

Je la suis dans la splendide salle à manger. La table est taillée dans un rubis et les assiettes dans de pures améthystes. Jocelyne me sert la bouillie

de grain avec des gestes délicats : quel parfum !
quel raffinement !

– Encore une louche, Monsieur Tartatin.

Je veux refuser, car je n'ai guère faim.

– Il le faut, insiste ma gentille cuisinière : pensez que vous n'avez que trois semaines pour vous préparer au Grand Banquet.

– Ce brave Tartatin, dit Chatin en s'essuyant les crocs. À peine assez gras, mais bon tout de même. Il avait raison de dire que le Grand Banquet, cette année, serait exceptionnel.

Stéphane Mahieu

Vertumne et Pomone

Stéphane Mahieu, régent du collège de 'Pataphysique (chaire des sciences sociales et culinaires), chemine dans les sentiers de traverse de la littérature depuis près d'une trentaine d'années. D'*Incendie de forêt* à *la Boudeuse*, il a participé à de nombreuses revues et anime depuis plusieurs années une feuille bimestrielle intitulée *de Rien*.

Associant une érudition pétillante à un art consommé de la fiction, il se livre volontiers à des variations sur des thèmes convenus : l'origine des espèces, la maladie, la botanique...

Son goût pour les périphéries du langage l'a mené à s'intéresser aux excentriques – professeurs aux méthodes calamiteuses autant que novatrices, ou inventeurs de langues prêtes à parler –, ainsi qu'aux étonnantes productions littéraires sous influence médiumnique.

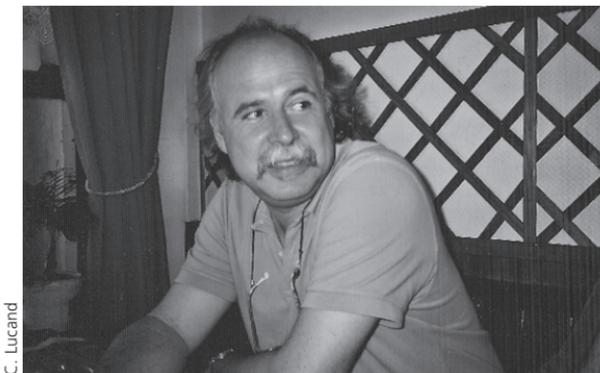
Bibliographie sélective

Chez Deleatur

- *Des Dangers de la botanique*, ill. Jean-Loïc Le Quellec, la Nouvelle postale, 1984
- *Le Grand Animal de Maastricht*, les Minilivres, 1996
- *Vertumne et Pomone*, les Minilivres, 2000.

Chez Ginkgo

- *Le Phalanstère des langages excentriques*, ill. Michel Guérard, coll. Biloba, 2005
- *Anthologie littéraire des tables tournantes*, coll. Biloba (à paraître en 2007).



C. Lucand

I

Vertumne et Pomone

Comment qualifier l'être humain atteint du mal de Vertumne et Pomone ? pas exactement d'arbre fruitier, non, plutôt d'espalier ou, mieux, de *porte-fruits* : réponse incongrue à une maladie tout aussi étrange.

Le long d'une ligne imaginaire sur le dos du malade, entre les omoplates puis bientôt sur plusieurs niveaux jusqu'aux reins, des excroissances de chair de formes régulières, la plupart du temps piri-formes, apparaissent. Leur couleur se modifie au cours des mois, passant du rose chair au violacé, puis au noir dans les derniers jours de mûrissement. D'autres formes peuvent, bien entendu, être empruntées par ces étranges fruits : galbe de la pomme ou de la pêche, silhouette fuselée de la quetsche. Quoi qu'il en soit, un jour ou l'autre, la fine attache qui les relie au malade se rompt et l'excroissance s'écrase sur le sol. Le malade ne survit généralement pas aux douleurs multiples qui suivent la chute.

Il faut parfois – est-ce une raison de climat ou d'alimentation ? – un temps beaucoup plus long pour parvenir à ce stade ultime de développement. La maturation peut alors gagner les avant-bras, les cuisses et le visage, façonnant d'arcimboldesques portraits.

Une variante de la maladie s'appelle ainsi *rodolphéa*. Elle se caractérise par la forme de courges que prennent les excroissances venant sur le visage. C'est une forme glorieuse, rare et particulièrement douloureuse.

Les tomes XIII et XIV de *L'Histoire naturelle secrète* d'Albano Cerusi sont consacrés à la maladie de Vertumne et Pomone. Avec le sens du détail pittoresque qui le caractérise, l'auteur recense, parmi d'autres curiosités, l'homme-prunier d'Amalfi, l'homme-oranger de Malte et ce cas que l'on pourrait qualifier de bénin, l'homme-groseillier de Sisteron. Il évoque sans trop y croire l'homme-abeille, aux excroissances légèrement bourdonnantes, et l'homme-cloche, couvert d'une infinité de petites coupelles se durcissant avec le temps et tintant doucement dans la brise. Inutile de préciser que les ouvrages dépareillés que l'on peut trouver en s'échinant quelque peu chez les bouquinistes ont presque tous perdu leur principal attrait : la suite de gravures étonnantes et effrayantes, supports de longues rêveries chez les songe-creux de toutes les contrées...

II

La bourse de Plutus

La bourse de Plutus est une forme particulière de goitre. La gorge du patient semble se dédoubler et s'adjoindre une sacoche, une escarcelle pourrait-on plus exactement dire. Le terme d'escarcelle matérialise assez sensiblement le lien que bien des psychologues ont tenté d'établir entre l'argent, les aliments et les excréments. N'est-ce pas en somme une tentative désordonnée du corps pour épargner une part de nourriture et la transformer en vil métal ?

Le patient met donc de côté, petitement, des portions infimes de ses repas qu'il tente de soustraire au flux digestif en les enfouissant dans le fond de sa gorge. Celle-ci bientôt s'adjoit une réserve, une remise, un véritable bas de laine organique. Là, une subtile alchimie opère sur les miettes détournées du cours naturel. La poche percerait-elle par accident, c'est un flux d'un jaune sale qui s'écoulerait, une salive que le patient espérait en vain aurifère. Mais de tels accidents sont rares : le malade protège son goitre, l'enveloppe de

linges, de foulards, le dérobe en un mot au regard d'autrui qu'il présume menaçant. Il ne faudrait pas moins que les chauffeurs de la Drôme pour lui faire avouer son mal.

La bourse grossit au fil du temps et le liquide s'épaissit progressivement puis se cristallise : ce sont bientôt de petits cailloux qui s'entrechoquent dans ses flancs, de minuscules piécettes jaunâtres. Le doux bruit berce le malade. Il palpe avec satisfaction son goitre comme un avare sa cassette. Il n'en ressent même aucune douleur, tant son illusion est forte. Illusion certes, rien que fantasmagorie de cupide : ne cite-t-on pas un héritier crédule qui, d'un coup de canif, fendit le goitre de son géniteur ? Les pièces couleur d'or roulèrent sur la table puis fondirent dans la main de l'audacieux, ne laissant qu'une trace sanieuse et épouvantablement puante. La plupart du temps, le malade meurt dans son lit, étouffé par un goitre dont la taille ne lui permet plus de se lever et qu'il serre de ses mains dans un ultime geste d'accaparement...

III

Le collier de Vénus

La première fois que j'entendis parler du collier de Vénus, je crus à une légende ou, pour être plus précis, à une exagération à laquelle les esprits non encore acquis au rigorisme scientifique sont trop souvent enclins. Pourtant, à l'occasion de plusieurs séjours dans les arroyos de Cochinchine et dans les vallées humides du Laos, je dus bien me rendre à l'évidence : loin d'avoir amplifié les signes de la maladie qu'ils me rapportaient, c'était plutôt à une très perceptible minimisation que les témoins avaient sacrifié, consciemment ou non.

On pourra me faire reproche d'un lyrisme déplacé dans le nom que je donnai à cet ensemble de symptômes douloureux affectant les sujets mâles de la population de ces régions. Je ne le regrette pourtant pas, et le nom de *Collier de Vénus* me paraît justement approprié, transposant dans notre culture gréco-latine les termes divers dont les indigènes l'ont ici appelé : barre de Durga ou carcan des semences.

Quels sont donc les symptômes de ce funeste collier ? Ils sont aisément reconnaissables, dès le début de la maladie. Un certain nombre de ganglions apparaissent à la base du cou du sujet, et tendent à un durcissement de plus en plus douloureux. Le sujet ne trouve de remède à ses douleurs que dans l'activité sexuelle et, plus précisément, dans la jouissance réalisée. Mais, il s'agit d'un fallacieux apaisement car les ganglions se remettent bientôt à croître et à durcir, provoquant une gêne intolérable que seule l'éjaculation permet de diminuer pour un temps de durée variable mais s'amenuisant sans cesse. C'est à une véritable *furor sexualis* qu'invite le collier de Vénus. Le malade est dans les dernières heures de son mal en proie à un priapisme constant. Il convient de remarquer que les ganglions se sont rejoints et dessinent désormais un puissant collier induré autour du cou du patient.

Il est possible de distinguer trois étapes dans le mal, selon l'apparence du collier : le stade de la chaînette, celui du collier et, enfin, le stade ultime qui précède de peu l'étouffement du malade, le stade du carcan, où le cou disparaît sous un large et ferme cercle bleuâtre. Au stade « de la chaînette » la guérison est encore possible, *si elle est souhaitée*. Mais, et nous touchons au point troublant de la maladie, la guérison n'est pas toujours désirée par le patient à ce stade du mal. Un renou-

veau de l'activité sexuelle et une virilité notable à la séduction desquels cède trop souvent le malade impressionnable ou quelque peu pervers sont en effet associés aux premiers symptômes. Il plonge ainsi aveuglément dans le cercle des plaisirs et douleurs où les sages des territoires touchés par la maladie ont voulu voir une allégorie de notre existence... « Pour satisfaire mon amante, j'aimerais, oui j'aimerais passer le collier de Vénus... », dit le premier vers d'une chanson traditionnelle au rythme atrocement lancinant.

Yak Rivais

La Paroi

Né en 1939 à Fougères. Instituteur. Premier livre de dessins, Belfond 1966. Premier roman publié par Que-
neau chez Gallimard, 1967 (prix de l'Humour noir). En
1978, fonde le salon Figuration critique à Paris. Premier
grand jeu d'écriture, *Les demoiselles d'A*, Belfond, 1979
(prix de l'Anticonformisme). Premier livre pour enfants à
l'École des Loisirs en 1984. *Les sorcières sont NRV* et
Contes du miroir (1988) déclenchent la vague d'ateliers
d'écriture des collègues. Yak Rivais découvre le fonction-
nement segmentaire de l'oral en 1995. Il est président
du prix de l'Humour noir.

Paru initialement dans la revue *Tartalacrème*, *la Paroi*
figura au menu de la Nouvelle postale en 1981 avant
d'être repris chez Alin Avila en 1997, avec des illustra-
tions de Pierre Dessons.

En 1983, avec la parution de son roman dessiné
Intrigues de Cour, Deleatur contribua à la diffusion
d'une œuvre inclassable parmi les inclassables.

Bibliographie sélective

Chez Deleatur

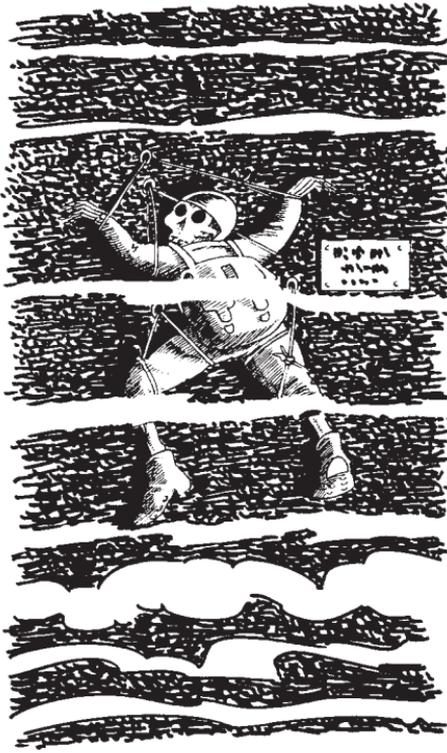
- *La Paroi*, avec un dessin de l'auteur, la Nouvelle postale, 1981
- *Tapirs*, portfolio de cartes postales, 1982
- *Intrigues de Cour*, roman dessiné, 1983.

Chez d'autres éditeurs

- *L'Effrayant Périple du Grand-Espion*, dessins, Belfond, 1966
- *Général Francoquin*, roman, Gallimard, 1967
- *Les Demoiselles d'A*, Belfond, 1979 (rééd. Mémoire du Livre, 2000)
- Série « *Enfantastiques* », nouvelles (15 titres), École des Loisirs
- *Jeux d'écriture*, contes à contraintes (15 titres), École des Loisirs
- *Grammaire impertinente* (1989) et livres pédagogiques, Retz
- *Lumières noires*, nouvelles pour adultes, École des Loisirs, 1991
- *L'art H.O.P. l'humour noir !* 160 reproductions, Eden, 2004
- *S.O.S. Merlin !* contes, Nathan, 2005.



Yak Rivais par lui-même.



Dessin de l'auteur réalisé pour cette édition.

Lorsqu'il s'était approché de la paroi, la première fois, il avait cru la voir tout à fait lisse. Abrupte, elle se perdait dans les nuages, il n'y trouvait pas d'aspérités où accrocher ses doigts. Puis, en regardant mieux, il avait décelé ici et là quelques défauts menus. Il y avait porté la main, très vite en situation périlleuse, et ne sachant où poser les pieds. Il s'appliquait à la paroi de tout son corps, comme un lézard. Un petit relief, une anomalie suffisaient.

Il avait entrepris cette escalade un peu par jeu, mais voici qu'il ne regardait plus rien autour de lui, les yeux rivés à cette muraille ; il grimpaient lentement, lentement. Une fois, penché, il avait aperçu sous lui le pied de la paroi où d'autres humains arrivaient ; il n'était pas très au-dessus d'eux.

Il ne se décourageait pas ; il avait repris l'ascension. Le sommet, il l'imaginait, au-delà des nuages, net et luisant de lumière dans l'air raréfié, peut-être une ou deux fleurs précieuses y poussaient-elles, des edelweiss.

Il ne s'arrêtait pas. Il lui semblait qu'il grimpaient mieux, et sans doute faisait-il des progrès, car il repérait plus vite et plus facilement les prises, les embûches. Il lui semblait que ces prises devenaient plus grosses, qu'il avait moins de peine à y caler ses pieds. Il pouvait même, mais il ne se le permit qu'une fois car c'était une distraction dangereuse, regarder la paroi immense autour de lui, et voir d'autres alpinistes, chargés comme lui d'un sac léger, munis de piolets, de chevilles métalliques et de cordelettes, et qui grimpaient sans souci les uns des autres. Quelques-uns le dépassaient. Beaucoup le suivaient. Et loin dessous, le sol continuait d'accueillir les débutants, minuscules. Il approchait des nuages.

Il poursuivait son ascension malgré le brouillard environnant et la fraîcheur nouvelle. Il

lui semblait que tout allait très vite, hop une prise pour la main droite, hop une aspérité pour le pied gauche, un rétablissement, une aspérité pour le pied droit, une prise pour la main gauche. Parfois, quand même, pour assurer la prise, il enfonçait des chevilles dans la roche dure, il glissait la corde dans l'anneau, et, suspendu, s'accordait une pause pour souffler.

Mais il repartait fébrilement. Il imaginait l'instant de bonheur, où, émergeant des derniers nuages, il jetterait un coup d'œil extasié vers la cime. Il anticipait même la nostalgie qu'il éprouverait sans doute à ne plus voir le sol, et voilà que tout se réalisait. Une sorte de buée dorée par le soleil flottait autour de lui. Plantant une cheville, fixant sa ceinture à l'anneau, il levait les yeux ; mais il ne put apercevoir la cime de la paroi, tant elle s'élevait encore très haut au-dessus de sa tête. D'autres grimpeurs émergeaient des nuages cotonneux. Tous ne progressaient pas à la même vitesse. Certains semblaient aller très vite, conscients d'avoir une interminable escalade devant eux, et il pensait que ceux-là peut-être atteindraient le sommet. D'autres allaient plus lentement, hésitaient, comme s'ils s'apprêtaient à renoncer.

Il reprit courage, repartit. Lui-même progressait rapidement. Il avait l'impression de grimper avec facilité, presque par habitude. Il se remémorait le début de son ascension, quinze ans, vingt ans plus

tôt, il se rappelait comment, débutant maladroit, il cherchait anxieusement ses prises sur la paroi lisse ; il souriait à ses souvenirs. Il constatait que, désormais, il était capable de penser à autre chose en grimpant ; rien ne l'empêchait plus de grimper, toute chute lui semblait devenue improbable.

Mais il se fatiguait. Pas une fatigue physique, non. Une espèce de lassitude morale plutôt, une espèce de manque de motivation à poursuivre cette ascension. Les meilleurs sportifs, avait-il entendu dire, ce ne sont pas ceux qui se défoncez afin de remporter une victoire pour s'arrêter ensuite ; ce sont ceux qui veulent toujours gagner, que la victoire ne peut interrompre. Et sûrement, il était de ceux-là, puisqu'il n'avait nullement conscience d'avoir gagné quoi que ce fût. Puisqu'il persévérerait. Mais sa spontanéité le quittait.

Une fois, il dépassa un alpiniste qu'il avait connu autrefois. L'homme était à l'arrêt, plaqué à la paroi et retenu par son anneau, et il lui sembla qu'il dormait. Il hésitait à l'éveiller pour le saluer, quand il comprit que le grimpeur ne respirait plus, et qu'il était mort. Il demeurait fixé à la paroi.

Alors il repartit. Quelle satisfaction de continuer quand les autres désertent la course. Au-dessus, très haut, des hélicoptères rouges apparaissaient parfois, rôdaient, tout compte fait rassurants. Quelques alpinistes grimpaient encore ; d'autres, nombreux à vrai dire, s'étaient définiti-

vement arrêtés. Tous, ils étaient plaqués à la paroi, retenus par les ceintures, certains même à l'état de squelettes déjà. Et lui qui insistait n'apercevait pas encore le cher et pur sommet dont il avait rêvé, bien que les nuages eussent disparu sous lui, loin, loin, depuis longtemps, vingt ans, trente ans peut-être.

Et la paroi montait. Et pour la trouver belle, il éprouvait le besoin de se souvenir très fort de cette admiration mythique qu'il avait eue pour elle, étant jeune homme. Maintenant, il la trouvait quelconque. Il grimpait ; il n'avait plus le choix de ne plus le faire. Redescendre ? Impossible. Trop loin. Trop longtemps. Sauter ? Folie.

Il repartait. Il n'y avait plus personne autour de lui, à part ces cadavres suspendus comme des provisions monstrueuses d'une araignée phénoménale. Il n'avait même plus d'ambitions. Le sommet, il s'était résigné à le croire relatif, comme une espèce de vieux débat : ceux qui refusent la note 20 sur 20 à un élève sous prétexte que la perfection n'est pas de ce monde, et ceux, plus humains, qui notent 20 sur 20 quand le travail leur semble parfait. Il se disait que, peut-être, le véritable sommet, c'était lui. Lui-même, oui. Il grimpait.

Il avait sommeil. Il s'était harnaché à la paroi comme tous les soirs ; il n'y avait plus personne autour ni au-dessus de lui. Personne. Sauf un énorme hélicoptère tout rouge qui venait de lan-

cer dans le vide deux hommes vêtus de combinaisons rouges et coiffés de casques étincelants.

Les deux hommes, suspendus à des filins d'acier, enregistraient que le grimpeur était décédé, qu'il était arrimé à la paroi pour l'éternité. Ils avaient apporté une petite plaque de cuivre portant son nom, son âge, et l'altitude atteinte ; ils la fixaient à côté de lui sur la muraille abrupte.

Puis l'hélicoptère remontait, pivotait sur lui-même en bourdonnant, et s'évanouissait dans la nuit.

Stanislas Rodanski

Spectr'Acteur

En 1983, la parution de *Spectr'Acteur*, illustré du frontispice de Jacques Hérold reproduit ici, marque une étape importante dans l'approche de cet auteur dont on connaissait, au Soleil noir, *La Victoire à l'ombre des ailes*, parue en 1975 avec une préface de Julien Gracq qui fait définitivement autorité. *Spectr'Acteur* révèle l'ampleur et la singularité d'une œuvre inclassable et peu explorée, faite de fragments, de récits de rêves, de journaux intimes, de poèmes. Rodanski fut avant tout un poète qui manifesta dès la fin des années quarante la volonté de poursuivre, quel qu'en soit le prix, la tentative surréaliste que la guerre avait interrompue. Dans le voisinage d'André Breton, Rodanski entreprit alors cette traversée des apparences qui devait le conduire finalement dans un asile lyonnais où il séjourna, de son plein gré, pendant trente ans.

En lisant *Spectr'Acteur*, nous participons à un spectacle multiple : théâtre, film, ballet. Le montage enchaîné de scènes dans le goût du roman noir américain, projetées dans l'espace onirique où l'auteur a disposé

costumes et accessoires, rassemble des situations, des symboles, des images qui constituent le trésor noir du poète.

Spectr'Acteur disperse ses apparitions dans plusieurs cahiers, morceaux d'un jeu désorganisé dont nous cherchons la règle. En mars 1949, au cours d'une visite que je lui rendis à l'hôpital de Perray-Vaucluse, Rodanski me remit deux de ces cahiers. Trente ans plus tard, en janvier 1979, à l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu, à Lyon, il m'a confié le soin de publier « ce qui est publiable » selon ses propres mots.

La première publication de *Spectr'Acteur*, dans la collection Première Personne, s'est faite avec la complicité de Pierre Laurendeau et le concours de Jacques Hérold. L'un des cahiers de Perray-Vaucluse contient le manuscrit de *Spectr'Acteur*, qui couvre une vingtaine de pages écrites au crayon noir recto verso. Aujourd'hui, une partie importante des manuscrits de Rodanski est déposée à la Bibliothèque littéraire Doucet, où ils peuvent être consultés par les historiens et les chercheurs.

Jacques Élisée Veuillet.

Bibliographie sélective

Chez Deleatur

- *Spectr'Acteur*, frontispice (eau-forte) de Jacques Hérold, 1983
- *Dernier Journal tenu par Arnold, 2 mai-7 juin 1948*, 1986
- *Journal 44-48*, 1991
- *La Montgolfière du Déluge*, 1991.

Chez d'autres éditeurs

- *La Victoire à l'ombre des ailes*, préface de Julien Gracq, Le Soleil noir, 1975
- *Des Proies aux chimères*, Plasma, 1983
- *Horizon perdu*, Comp'Act, 1987
- *Écrits*, Christian Bourgois, 1999.

Sur Rodanski

- *Horizon perdu*, film de Jean-Paul Lebesson, 16 mm, noir et blanc, 40', Cargo-production, 1981
- *SR : enquête sur un tueur d'images*, Jean-Paul Lebesson, vidéo, couleurs, 52', Cargo-production/France 3, 1993
- Bernard Cadoux, *Écritures de la psychose*, Aubier, 1999
- Alain Jouffroy, *Stanislas Rodanski, une folie volontaire*, Jean-Michel Place, 2002.





Frontispice de Jacques Hérol pour l'édition originale.

Ceci représente probablement le dernier cahier du Spectr'Acteur. Il est significatif que ce récit se présente à la façon d'un cadavre exquis qui sera reconstitué finalement dans la version définitive selon laquelle cette affaire sera livrée au public.

Chacun des précédents cahiers est aux mains d'une personne différente ayant à des titres divers pris part aux événements relatés. D'un certain point de vue – celui de la lecture – c'est le personnage en course qui constitue le lien de relation entre ces êtres divers.

Susceptible de passer de l'un à l'autre, cette personnalité hante chacun à sa façon. Elle est en quête de sa forme et pour cela se traduit diversement sur le plan de la vie courante – ne cessant jamais d'appartenir à cette zone désertique où elle est lasse d'errer, c'est la voix dans la solitude. Voix de l'amour qui meurt de ne pouvoir nommer l'objet de son adoration, elle renaît chaque fois comme un appel, le besoin de peupler l'étendue que le désir a ravagée. Faisant le vide en consommant le territoire que l'inconnu lui a concédé, elle renaît comme une rose dans les cendres et autour d'elle ne tardent pas à apparaître les acteurs susci-

tés par l'équivoque de sa nature. Qu'est-elle, sinon cette étoile dont le cœur est celui d'une fleur qui n'a pas de cœur ?

Née du vent, de l'écume de la mer sauvage, du feu dans la terre – du désir de l'absolu et du signe de la catastrophe – c'est aussi bien ce point nommé d'où le réel et l'imaginaire...

Il s'agit de décrire en passant la courbe du temps dans l'espace qu'un peu de sublime y repose, ce sera la nef de Tristan.

SPECTR'ACTEUR

Cristal : Hérold

Ensembles : Max Ernst

Perspective : Chirico

Horizon : Tanguy

Sentiment du costume : J.-P. Michon

SCÈNES

1

On voit un paratonnerre menacé par la foudre qui s'abat à l'instant, découvrant l'espace d'un éclair une forteresse. Tout rentre aussitôt vers les ténèbres où ne tardent pas à se former des ondes autour de la pointe de platine qui émet un S.O.S. Elle semble immergée. Une voix annonce : *l'Étoile Absinthe*.

Les ondes se brisent et se contrecarrent en brouillant leur image sur une vitre où s'éclaircit une silhouette qui se dessine comme si elle était

éclairée par un astre se levant derrière une glace. Les détails se précisent et permettent de reconnaître : la *Femme absinthique*, d'une belle teinte verte qu'une larme tombée de son œil gauche trouble une seconde. Une ride s'élargit et la surface liquide reprend peu à peu son immobilité.

Le tableau de Félicien Rops apparaît en couleurs dans la profondeur d'un miroir. La couleur absinthe s'est tout entière concentrée dans le regard d'Astarté de la femme, lui donnant une intensité d'expression insoutenable. Un son perçant croît en même temps et atteint une note suraiguë qui perce la toile, au travers des prunelles de la femme qui dardent deux vrilles tournant à une vitesse vertigineuse.

Un ballon, lancé par le spectateur, à ce qu'il paraît, rompt la glace autour de laquelle du givre couleur d'urine commençait à se former. Le verre brisé tombe à grand fracas, laissant une ouverture en étoile dans la vitrine d'un magasin de lingerie féminine. Un mannequin à la ressemblance de la buveuse s'y tient debout en gaine Scandal, soutien-gorge et bas noirs. On peut lire l'enseigne du magasin : *Diane*, surmontée d'une accolade qui est un arc avec une flèche. Succédant au bris du verre, un rire cristallin fuse avec de grands éclats de vitre tandis que l'on voit l'intérieur du magasin par l'étoile de la glace. C'est une pièce vide, aux murs nus et blancs, où il n'y a rien – sauf une

table de café sur laquelle un corps recouvert d'un drap est allongé. Le rire s'éteint tandis que la pièce s'éclaire dans la même proportion.

Des tubes au néon clignotent avant de s'allumer sur le mur du fond, dessinant le mot NÉON semblable aux barreaux d'une fenêtre fictive. Chaque fois qu'une lettre s'allume, un personnage paraît brusquement, en uniforme de flic, attablé près du corps toujours voilé. Lorsque le mot entier scintille, la voix du récitant invisible prononce ce vers :

Ô l'oméga rayon violet de ses yeux.

La lumière cligne violemment, la lettre alpha majuscule s'allume, immense sur le mur où elle encadre triangulairement le mot néon.

On entend le battement régulier du ballon qui décroît et vient mourir au milieu de la pièce. Une petite fille passe. Elle se dirige vers une machine à sous qui se trouve dressée dans le coin gauche de la pièce. Elle introduit une hostie dans la fente et manœuvre le poussoir. On entend tomber des boules d'ivoire et la partie commence. La fillette a un petit air pervers des plus alléchants. Lorsqu'elle se penche en avant pour manœuvrer l'appareil et tirer un coup, sa petite jupe se relève et découvre ses fesses mignonnes. Tandis que la boule redescend en heurtant les contacts, le total des points s'additionne au tableau pendant que l'image de la femme en déshabillé voltige en se répétant sur les

parois en verre dépoli de la pièce où flambe l'oméga majuscule.

Les quatre flics toujours attablés dans la même position autour du corps ont l'air de se le disputer en jouant au cadavre exquis.

Soudain, l'un d'eux, dont les galons de vigne vierge ont crû inconsiderément pendant la partie, mettant deux doigts à ses lèvres, en tire un coup de sifflet strident.

Les hostilités sont suspendues. L'alpha et l'oméga ont disparu. La femme aussi. À la place du mannequin dans la vitrine, une statue de Diane. Lui faisant face, un squelette accoutré de l'uniforme des commandos, masque à gaz en tête, présente les armes.

La même étoile à la vitrine. Sur le mur du fond, au néon, le mot *Nemo* scintille froidement.

Autour de la table où la forme voilée repose, toujours étendue, les personnages se groupent de manière à simuler *La Leçon d'anatomie* de Rembrandt. Le plus galonné annonce d'un ton guille-ret : « On va pratiquer l'autopsie. » Un roulement de tambour, lointain d'abord, va en s'amplifiant ; lugubre comme si on l'entendait dans une citadelle en état de siège à l'aube d'une exécution capitale. Plus proches, des trompettes étouffées de brouillard jouent aux morts. À l'intérieur de la boutique, les agents de police au garde-à-vous font le salut militaire. La scène se prolongerait indéfi-

niment si les premières notes d'une diane claironnante n'éclataient soudain. Aussitôt le drap qui voilait le corps du délit est rabattu. Semblable à une panthère noire, un être jaillit comme une lame d'acier trempée dans l'encre de Chine, vêtu à la façon des acrobates et des rats d'hôtel d'un collant qui moule délicieusement ses hanches d'Antiope. Il crie joyeusement : « Un Pernod pour Arthur » et s'esquive lestement après avoir découpé sa silhouette au diamant dans la vitre. Les flics gueulent en chœur : « Putain de Dieu. »

Ils se taisent, pétrifiés dans le silence, en voyant assis sur la table le petit mannequin prénommé Arthur par les établissements Pernod qui s'en servaient il y a quelques années pour leur publicité.

Alors, avec l'air de se soumettre à l'inéluctable, les quatre flics prennent la pose de Baudelaire, Verlaine, etc. autour de Rimbaud dans le tableau de Fantin-Latour. Le néon cligne une dernière fois avec un « top » d'horloge parlante et de machine à sous. Le mot TILT se dessine sur la toile de fond où les personnages se fondent dans la brume d'où surgit, en répétant la fuite de l'être masqué, une aigle héraldique, rayonnante et noire, aux ailes sanglantes, déchirées aux pointes de l'étoile où se cristallise un peu de sperme, formant le blason du marquis de Sade tel qu'il figure à la seconde arche du pont d'Avignon, sur fond de carte de France dans le lit du Rhône.

II

La lutte contre la montre

L'avenue de Port-Royal la nuit : la chaussée semblable à un miroir est en réalité une vaste patinoire. Il n'y a absolument personne en ce lieu prédestiné, voué de toute éternité à l'agoraphobie.

Un coup de feu, un cri. Le départ est donné. On entend battre un cœur blessé, c'est l'horloge parlante, récitant invisible dont la voix annonce : « Au treizième amour il sera exactement l'heure de votre mort. »

Des pas se précipitent, c'est l'être de tout à l'heure qui débouche de l'avenue de l'Observatoire en courant sur pointes. Il est chaussé de ces patins à glace à longue lame utilisés dans les épreuves de vitesse pure. Sitôt qu'il atteint l'avenue de Port-Royal, son élan est pris ; il court sur son erre avec des mouvements d'autant moins précipités qu'il va plus vite. Il patine avec grâce, avec lenteur. Dans sa vive allure il y a une grande sobriété d'expression, la pudique réserve de l'incognito. Et cependant il file comme une flèche dans la rue déserte.

Aux façades des pavillons brûlent, des drapeaux noirs claquent au vent. On se sent lavé dans l'air du crime. Que salubre y est le vent ! La passion des chevaliers errants s'y traîne et meurt avec des chants de rameurs. Un chœur de marins chante au loin :

*Le corsaire le grand coureur
Est un navire de malheur
Allons les gars gaiement...*

Souple comme une anguille, le patineur de précision fuit à perte de vue sur ses lames de cruauté insatisfaite. Ses patins sont de métal aimanté, l'un s'appelle le passé, l'autre l'avenir, les constellations les guident en se les repassant au feu du rasoir.

Masqué à l'instar de Fantômas, moulé dans son collant d'indémaillable, il rappelle les Vamps de la haute époque, avec ses jambes nerveuses et fuselées. Comme tous les coureurs, il porte un dossard – c'est le Jolly Rogers.

Une ceinture-cartouchière blanche à large boucle d'argent serre l'élégance de sa taille. De chaque côté, la sobre dignité d'un colt dans son étui. Ses gants à crispins sont serrés autour du poignet gauche par une montre-bracelet Oméga du type chronographe à cadran lumineux ; autour du poignet droit un bracelet d'esclave à la chaîne brisée qui l'assimile à la statue de Spartacus, lorsque la révolte l'anime.

Il agit avec lenteur. Il file avec majesté – à toute vitesse il passe sa revue nocturne. Il dépasse les derniers bâtiments de Port-Royal, ancrés là pour le moment, avec leurs feux de position dans la nuit identique, leurs façades trouées de fenêtres éteintes et de meurtrières brûlantes d'amour. D'une baie grande ouverte sur les salons d'un palais vide s'échappe un air de fête parfumé au Soir de Paris ; les lustres de Venise répètent mille feux sur les dominos. Il tire des coups de feu et fait mouche à chaque fois. Des fenêtres s'éteignent, d'autres s'allument.

Place des Gobelins, il amorce un grand virage ; en tournant sur la gauche, il est pris dans le faisceau des projecteurs qui l'accompagneront tant qu'il tournera, fouillant impitoyablement la place.

Coureur de grand style, il exécute son mouvement dont il décrit la courbe en termes sportifs, faisant des croisés en balançant le bras intérieur au virage, celui qui porte le chronographe précisément. Il a l'air de semer du sable avec la cendre, de jeter de la poudre aux yeux des poursuivants.

À la périphérie de la place, des chars d'assaut sont rangés à distances égales. Émergeant de chaque tourelle, un officier en uniforme noir, écouteurs aux oreilles. Les mitrailleuses convergent toutes vers le centre où trois fusils, baïonnette au canon, forment un faisceau où se concentrent les projecteurs. Ainsi s'achève le premier mouvement.

Cependant le coureur tourne toujours. On sait qu'il ira jusqu'à la gauche, on se demande s'il trouvera une échappatoire.

Il est temps de s'apercevoir que la place représente une immense cible, une sorte de cadran ambigu dont le centre blanc serait minuit, les heures étant disposées concentriquement autour, jusqu'à la périphérie qui est midi. Le patineur décrit une spirale d'horlogerie autour du rond-point central qui s'enfoncé. Creusée par l'angoisse, la place n'est plus qu'un maelström tournoyant en vain. Lorsqu'elle se fige, pour un moment, c'est une piste aux virages relevés dont les limites se sont agrandies. Autour, les chars d'assaut sont rangés, les armes convergent au centre. Pour tous spectateurs, les mitrailleurs au créneau, le doigt sur la gâchette, chaque équipage avec son commandant – impassible et beau.

Dans l'arène, deux équipes de douze heures sont aux prises, dans un frénétique match de skating catch. Les douze heures diurnes et les douze heures nocturnes de la vie d'un être treizième – des douze hommes et des douze femmes qui tournent comme des rats dans le soleil.

La compétition tourne si vite que c'en est un massacre. Le grand coureur fait merveille : on dirait qu'il va tuer tout le monde et se tirer par la tangente. On dirait qu'on ne le voit plus dans la mêlée où son corps a disparu.

Cela semble devoir durer tout le temps des jours et des nuits. On n'en sortira donc jamais ? Les spectateurs n'en reviennent pas, rivés qu'ils sont aux yeux des lynx ; tandis que l'on tourne toujours la petite bille d'ivoire à rebours dans la cuvette de la roulette. Les joueurs voient rouge et le noir passe en les tuant. Que l'un d'eux réussisse une échappée, il sera assommé au tour suivant. Les femmes sont enragées, certaines ont quitté leur casque de protection et s'en servent comme d'une matraque. L'une d'elle est saisie par les cheveux, elle tourne un moment au-dessus du peloton, puis est vivement lancée en vedette en avant des autres. Fugitive étoile. Plaisir d'un moment. Les suivants ont tôt fait de la dépasser ; lorsqu'elle tombe, il ne reste plus après eux qu'un peu de chair dolente dans la machine à hacher, qui tourne en pleurant toutes les larmes de son corps.

À la sortie d'un virage, un jeune équipier a plongé dans la courbe pour prendre de la vitesse et s'affranchir des suiveurs. Il lâche le morceau et fonce dans le brouillard sanglant en faisant des étincelles. Il est bientôt seul avec un tour d'avance. Il doit de nouveau passer au travers du tourbillon vociférant des littérateurs à la peau de toutou. Ô meurtrier, souviens-toi ! Je n'ai plus que toi et ne suis pas près de m'en débarrasser, j'ai beau jeu d'imiter les gestes du boucher des splendeurs. Voyez-le plutôt prendre son élan avant de se lan-

cer tête baissée dans la nuée insecticide. Il se baisse en effet et saisit une femme par le pied – belle chaussure de daim blanc, se dit-il entre parenthèses en lui mordant le mollet. Se servant de la lame du patin à glace (il est plutôt ferré sur la question) comme d'une poignée, il assujettit solidement sa prise. Pour une belle pièce, c'est une belle pièce, comme dit le jardinier du théâtre. C'est pourquoi il la fait déjà tourner au-dessus de lui. Être l'auréole avec sa chevelure. Qu'il est beau lorsqu'il frappe ainsi à grands coups sensibles dans la plaie. C'est le bûcheron des vieux jours qui nous est revenu en pleine gravitation. Foutre, ça ira !

Pas mal, en effet, cela va si bien qu'au lieu de tourner sur lui-même il s'élève avec elle, comme au moyen d'une hélice. Ils montent dans une atmosphère déjà raréfiée où ils sont les seuls, eux les deux.

Lui le sent comme une force ascensionnelle, une poussée de bas en haut qui ne se dément pas dans l'orage tandis qu'ils dépassent les premières hauteurs neigeuses. Au fond, les froids de Norvège gardent le secret de cette nature incommunicable et douloureuse qui repose sous le blanc linceul des voluptés stériles, ceintes de l'horizon du Nord qui fait un seul être de leur ronde juvénile.

Non content de s'en prendre à lui, désireux de ne pas trancher les nœuds de ce paquet de ficelles qui constituent les plus beaux textes de la mysté-

rieuse écriture faite de cordelettes perdues par les anciens Aztèques, il suit un rayon à fil d'abeille jusqu'à Dendérah. C'est la grande arène des origines solaires de la tragédie animale. Là, le feu couve sous la cendre des lions, un brasier de vipères entretient les poissons ardents de la destruction.

Depuis les millénaires la vieille machine est toujours en place, l'Égypte est là, elle n'a pas bougé. Il suffit de s'en rendre compte par soi-même et d'y retourner à l'aide d'allusions pour ne pas alourdir le texte de trop fréquentes citations, quand on sait pouvoir à bon escient y placer une scène de goût relevé. Il n'est plus que de s'en faire une idée en succombant à la tentation de passer de l'ove décrit ci-dessus par l'œil pour entrer dans la sphère de l'harmonie. Là, non content de voir ce que j'ai dit, j'entends parler cette fois. Cette foi qui est la mienne comme la tienne, puisque maintenant on peut le dire, suivant cette voie unique étroite comme la sienne. Cette voix nostalgique dans le désert de l'amour fera fleurir un jardin suspendu de flocons qui s'ensanglantent en tombant, un précipité neigeux qui recouvre d'un linceul de caresses le corps adorable dessiné par un monceau de plumes blanches recouvrant cette enfant endormie dans une boule de cristal mensonger où elle rêve, d'un songe infini qui me touche aux larmes, elle songe à cet homme assez fou pour jeter des perles dans la mer.

D'autres s'en sont allés, à toute vapeur, dans un grand fracas de roues, dans des trains blancs comme des fantômes, pour faire une lessive de draps d'hôpital dans l'eau de la grotte. Moi qui utilise cette eau bénite pour mes ablutions intimes, j'entretiens une rigoureuse propreté sur mon corps très chaste et, quelquefois, au retour d'un de ces moments d'élévation qui m'assurent l'éternité par la grâce d'une petite pastille blanche de substance comprimée, plus belle qu'une hostie pour n'en pas être une ; moi, dis-je, en revenant, je m'applique sur le gland cette compresse de coton hydrophile imbibée d'eau de Seine, parce que je suis monté très haut pour m'assurer de ce fait connu de ceux qui observent les astres, à savoir : que les jets de flamme de la couronne solaire sont dus aux échauffements qui enflamment le gland, alors que les croûtes du prépuce sont à l'origine des taches solaires.

Avec cette façon de faire tourner le film autour de lui, il n'est pas près de faire du cinéma. Mais ne s'agit-il pas de décrire en passant dans l'espace la courbure du temps ? Trajectoire de comète.

Pour monter si haut, on n'en retombe que plus cruellement : entourant la lice, une palissade où les mots « Défense d'afficher » alternent avec « Bougies Champion » limite provisoirement l'action au cercle décrit.

Il retombe sur ses pieds, je m'empresse de le dire, après avoir congédié la fillette avec une tape

amicale sur les fesses, sûr que, dans la littérature américaine, elle ira se faire voir.

Le voilà donc à nouveau seul sur la piste qu'il n'a pas quittée un instant. Il est temps de couper la corde du poste chronométrage des Jeux olympiques et d'entrer en vitesse dans l'éternité du mouvement suivant.

Lancé par une fronde (il vient de s'assurer un peu plus haut que ce procédé fonctionne toujours), il va d'une traite à la place de la Bastille – où il croise, après l'avoir doublé, le Joueur de Blanc Vêtu. Semblable, mais inversement vêtu, puisque de blanc... Ce dernier lui fait un signe, que l'autre interprète à sa façon, puisqu'il répond en levant une main où restent quelques maillons de la chaîne d'antan, pour un adieu fraternel. Une seconde après, il se retourne vivement et l'abat d'une balle dans le dos.

Cependant un parachute tombe en torche tandis que flambe le parachutiste, éclairant la place nette. Une foule en révolte demeure invisible tandis qu'elle entonne le chant des francs-tireurs.

Vrai coureur de fond, il tire une nouvelle traite jusqu'à la place Vendôme. Aura-t-il le temps ? L'aube est proche. Des patineuses dites artistiques exécutent exactement les plus gracieuses figures, sans jamais se lasser de tracer sur la glace le signe de l'infini... qui tourne en mort du Cygne sitôt que le coureur paraît, armé d'une longue lanière

de cruauté. Il devient pour les femmes, qu'il bat à tour de bras, cet ange qui fouette jusqu'au sang les soleils en les faisant tourbillonner comme des toupies. C'est lui, le voleur de plumes, qui sur la glace ment – avec un diamant.

Lorsque les dépouilles sanglantes et neigeuses des victimes adorées jonchent la place, le Justicier du Far West, Zorro pour les astres, fait tourner sur soi-même son fouet, qui est alors un lasso, pour exécuter ce tour d'adresse que les cow-boys appellent la crinoline – et s'en tirer par une pirouette. Avec quelle grâce il vous tire sa révérence ! Comme sa plume absente balaye gentiment cette fine neige d'héroïne ! Le danseur de corde va se surpasser en faisant du cinéma. Vous allez voir. Profitant du mou qu'il a donné à la corde, il la lance d'une main sûre, accrochant le nœud coulant au cou de la statue qui domine la place Vendôme. Il commence à tourner – de façon à enrouler la corde autour de la statue, bien entendu. Il va en faire une authentique momie de la campagne égyptienne, qu'adorent les fellahs : ils n'en verront que la tête, au centre des rayons ; le voleur semble, à ce manège, jouer à ce que les enfants appellent « Pas de Géant ». Sa vitesse augmente, la force centrifuge l'élève et tend à rendre horizontal le plan de rotation décrit par la corde. Il entretient le mouvement en balançant les jambes et en projetant les hanches en avant, dans un mouvement

dont la lubricité n'échappe à personne, quoique son sexe soit protégé par une coquille d'imprimerie – une coquille Saint-Jacques pour les pèlerins.

Pendant ce temps, il suit le déroulement spiralé du film de l'épopée infernale qui le conduit à la figure de gloire. Le speaker annonce « Le vol de l'aigle » lorsqu'il atterrit au coup de gong, à l'instant de suprématie, en doublant la statue de l'empereur, ce moyeu vide du Tao, qui sonne le creux lorsqu'il le dépasse en déployant sa chevelure de comète. Le fût de la colonne se met à tourner à son tour, à l'instar du bâton de sucre d'orge qui sert d'enseigne aux barbiers. Une lumière parcourant l'édifice indique la descente d'un ascenseur. C'est l'aube qui s'annonce. Au-dessus de ces misères, un épervier stellaire plane très haut dans le vent froid du matin. Un œil fixé à l'étoile, il explore la terre de l'autre sans cesser de s'élever, en décrivant de vastes cercles, vers l'apex ignoré de l'univers.

III

Le Retour de Jacques V.

La scène est au sommet de la Jungfrau, sur les rails du chemin de fer à voie étroite qui s'élève à l'intérieur de la montagne. Une table de jeu a été installée au sortir du tunnel, à l'endroit où un passage à niveau de fantaisie laisse une route qui ne mène à rien croiser les rails. Adossé à la muraille, Jacques, incarnant les traits encore confus de l'auteur de ces lignes, fait face à la femme de toujours – la même. En maillot de bain Bikini, une cape de chinchilla sur les épaules, elle est assise dans un fauteuil à bascule posé au bord du vide. Derrière elle, l'abîme étincelant des glaciers que baigne une mer de nuages se perd dans un lointain océanique. Au doigt de la femme, un solitaire. Derrière elle, si proche qu'on croirait la toucher du doigt, la face nord de l'Eiger, la plus meurtrière de toutes, où veille, sous une épaisseur de glace proportionnelle qui lui sert de tombeau, le corps musclé d'un jeune alpiniste qui avait tenté cette première redoutable. On l'appelle le Spectre de l'Eiger.

Jacques, un lourd plaid jeté sur les épaules, regarde l'espace au-delà de sa compagne.

Une voix, sortant du tunnel. – Neutron ? respoc lo ni vuch.

Elle. – Je ne parle pas breton, moi.

Lui (avec un sourire de circonstance). – Moi non plus, d'ailleurs...

Un silence, tant qu'il donne les cartes. Il se déclare sans regarder son jeu :

– Je contre.

Elle. – Je surcontre.

Lui. – Contrat.

Elle. – Banco !

À ces mots, le spectre de Banquo, devenu somnambule, sort du tunnel, la tête sanglante. Il porte la littérature dans ses bras : c'est le crâne de Hamlet, bourré de fulmicoton et moucheté d'étiquettes de palaces internationaux.

– Merde alors ! une pendule de voyage ! s'exclame Jacques, avec l'air rêveur du voyageur transfiguré qui voit passer le baron fantôme. Néanmoins, il n'a pas un regard pour le spectre qui ramasse ses cartes en disant :

L'homme fait l'amour

La femme fait l'enfant

Le troisième fait le fou

Le quatrième fera le mort.

Il étale effectivement le jeu du mort à travers la table comme si de rien n'était. Suivant la voie, de

sa drôle d'allure de pendule baroque, il dépasse le terminus en saluant Érasme devenu chef de gare, qui avale son sifflet et meurt effrayé en entendant le chant du coq.

Jacques soupire légèrement ; amusé tout de même, il laisse entendre « que jamais on n'en tirerait rien ».

– À vous de jouer, mon cher ami, dit-elle, pour le rappeler à lui-même ; elle ajoute : « Brrrrrrrr », comme si un souffle lui caressait le corps, « hâtez-vous de vivre ».

Lui. – Je n'ai qu'un as de cœur.

Il sort au hasard une carte qu'il tient levée un moment, menaçante. Le temps suffisant pour qu'un chasseur à réaction monte en chandelle à une vitesse supersonique, déchirant la soie de l'air, il se retourne en amorçant un piqué magistral, il fond droit sur le cœur qu'il mitraille impitoyablement, avec une précision telle qu'il découpe dans la carte un cœur qui devient la pointe d'un as de pique légèrement brûlé sur les bords. Jacques, fermant l'œil droit, vrille son œil gauche au trou ainsi formé. Le dos uniforme de la carte recouvre tout l'écran, seul l'œil scintille comme un éclat du miroir d'antan dardant un regard acéré dans le prolongement de la ligne de mire, dans l'axe exact du chasseur, au bout duquel il y a l'œil d'Eboli, le collimateur optique. Le pilote, qui est masqué, est vêtu d'un collant noir. Il est aux commandes de

l'appareil étincelant. À la place des cocardes sur les ailes, un point noir. En blanc la tête de mort des pirates des anciens jours, entourée des quatre lettres magiques

SA.DE.

Cela n'a pris qu'un instant. Quand Jacques se décide à jouer cartes sur table, un monocle est vissé dans son orbite gauche. Il regarde encore la carte par la tranche et dit :

– La section des piques ! Je coupe.

Puis il tire de la poche qu'il a sur le cœur un carré de soie très blanche. Avec lenteur, avec majesté, il fait le geste d'essuyer une furtive larme absente, cueillant au passage le cristal du monocle, tandis que la voix du récitant invisible clame avec emphase :

« Couché sur la cendre des astres, ses ancêtres, l'Ingénu boit la goutte de Néant qui manque à la mer. »

Le dernier mot se confond avec un ravatement de pierre : d'un geste désinvolte de joueur de palet, notre cher ami a lancé comme un denier la pièce transparente dans la gueule extasiée d'une grenouille* de fonte qui l'absorbe comme elle ferait de l'hostie, avec un « glop » d'horloge parlante satisfaite. On entend le bruit d'une machine à

* Hommage à Jean Lorrain ! (N.d.a.)

sous où tombe une pièce de monnaie... le bruit d'une pièce de théâtre.

Un signal de chemin de fer tourne en claquant au vent. Chemin de fer à voie étroite : c'est un échiquier que ce signal. Il faut se tenir à carreau : le train va passer d'un moment à l'autre.

Ils ne se pressent pas pour autant. La partie reprend, monotone, interminable. On sent que si ce n'était pas lui, elle serait partie depuis longtemps.

Comme en haute montagne la nuit tombe vite ! Quel silence ! Un ange passe*.

– Un coup de dés, dit-elle timidement.

Il l'interrompt aussitôt :

– Je vous en prie, dit-il sèchement, l'aléa est un fer de lance chez les Romains.

Encore un silence. Ils ont tout le temps devant eux. Elle dit, plus timidement, comme à regret :

– Alors, ce diamant...

Il l'interrompt d'une voix changée :

– Je vous en prie, qu'il soit à vous.

Puis, lui prenant les mains, il effleure des lèvres ses ongles où la lumière des glaciers luit un instant. Tes purs ongles très haut dédiant leur onyx ! Il dit :

– Maintenant c'est un solitaire de Port-Royal.

Un silence nouveau règne alors, comme il peut seulement en être à cette altitude. Elle se reprend dans l'ombre. On ne distingue plus leurs visages

* C'est Mallarmé qui marmotte l'avant-dire du verbe parler. (N.d.a.)

dans le crépuscule. Leur silhouette se découpe seule sur la neige éternelle des Alpes. La neige du temps des amoureuses, au-delà de l'abîme présent. On ne voit plus qu'elle. Il a fini par se confondre à la muraille sur laquelle il s'appuyait.

Un hurlement de locomotive en délire, la lumière jaillit du tunnel, éclairant le rocking-chair vide qui se balance en face de la frise des griffons de Suse. Le train paraît aussitôt, emportant la scène dans la nuit étoilée, où les lumières du dernier wagon allument parmi les constellations les feux de position du *Verseau*. Tandis qu'*Uranus*, le SPECTR'ACTEUR, clame : « J'ai ultra-violé le spectre de la lumière », des cartes de visite, semblables à des colombes blessées, portant en noir sur blanc les mots : « Jacques Vaché – Surfin », tombent sur le public cependant qu'un aspirateur à poussière préposé à la sortie débite du Salvador Dalí à la petite semaine ; le total est aspiré par l'ouragan des sensations nouvelles qui emporte le vieux monde des soleils tombés en désuétude avec les lunes blafardes de l'ironie d'antan dans le train de luxe qui a mené Sardanapale au bûcher du plaisir frénétique, dont les ondes frémissantes animent déjà la nébuleuse nouvelle de l'univers en expansion constante dans l'espace multidimensionnel de la tragédie future.

Signé : Einstein
Uranus et mutilations
sexuelles.

Les comédiens n'en finissent pas de mourir. Chaque fois qu'ils tournent sur le plateau, on les abat et néanmoins ils reparaissent, dans une création nouvelle, tandis que le spectacle de leur mort passe de façon ininterrompue dans les salles de projection de ce monde.

Je vais donc simuler la fin de ce qui précède, dans le style de la légende des siècles, emprunté au périodique pour enfants *Aventures* :

« L'émissaire de Torg, Rodion, chef du commando parachutiste, abat Guy l'Éclair au pied des remparts de Métropolis, la cité des horizons perdus, où les maîtres du monde gardent Clarinde. »

On imagine un décor approprié à ce drame grandiose : éclairage crépuscule des dieux solaires, astéroïdes sombrant dans la mer du Nord, constructions wagnériennes édifiées dans le style des gratte-ciel de Le Corbusier, guerriers de fin du monde beaux comme Jean Marais lorsqu'il ressemble à Jeanne d'Arc, armes-robot agonisantes, radioactivité totale.

Simple prise de vue objective : je n'ai fait que me relire. C'est étrange, elle rend un son connu ! se dit-il.

Salut, ô Montévidéen ! Ta grande âme impérisable comme celle de Tamerlan, qu'invoquent les Thibétains dans leurs chants en faisant tourner les moulins à prière, se réincarne ici. Le vingtième siècle verra son poète, la destruction se justifiera, la guerre donnera ses raisons, l'univers aura poétiquement des normes relatives, la comète de la conception jaillira d'une nébuleuse de sperme fluorescent.

La représentation du bateleur, dans l'esprit de qui passe le film de la folie, commence à se dessiner, idéalement, sur l'écran de l'imagination des foules, attentives à n'en pas perdre une miette. Rassasiez-vous donc et n'hésitez pas à manger et à boire dans les salles de spectacle. Faites cela comme je le fais en souvenir de quelqu'un qui est mort dans la fleur de l'âge.

Il est donc mort, celui qui ne pouvait se tuer tout seul ? Celui qui aimait tant ses amis qu'ils s'en sont tous allés avec lui, se tenant par la taille, chacun à chacun. Prime jeunesse, antique sagesse des amitiés éperdues. Que dis-je, ne sont-ce pas plutôt des forçats, ceux que leur nature surhumaine a liés ainsi deux à deux, ceux qui ne savent vivre ailleurs que sous l'œil de la caméra et ne peuvent se passer de la compagnie d'un appareil de prises de vue – vraie chandelle qu'ils allument pour éclairer leur présence. Que c'est beau la solitude quand on peut le dire à quelques-uns.

Toujours ce projecteur braqué sur l'acrobate, ce faisceau d'épées brandies autour de lui ! Profitons-en pour éclairer à la lueur de ce qui précède les pages qui viennent d'être écrites afin de donner le ton des suivantes.

J'entends un diapason qui n'est pas une mouche aux oreilles de l'homme, c'est André Breton qui vient corriger les devoirs que je lui présente humblement. Que dis-je corriger ! Pas trace d'encre rouge dans les marges, rien qu'un peu de sang. Monsieur, sachez-le, il a copié sur moi.

Il faut cependant freiner la production des images de ce premier épisode, régir sagement la mise en page de chaque scène et ne rien négliger pour que l'on croie à l'argument du scénario.

Le romantisme est assis sur la chaise électrique pour faire ses dévotions, des frissons d'anguille dans le dos. Le sexe est un poisson-torpille qui envoie des décharges spasmodiques dans l'assistance. L'oreille des ondes est une boucle de cheveux, c'est entendu pour le poison. Le fil électrique une fois mis à nu, on fait le vide et le courant passe, tandis que l'archevêque de Paris, mitré d'une tête de brochet, récite les cours de la bourse où sont gardés les testicules du pape, ces accumulateurs de l'Onanisme.

Je suis le fil-amant de l'ampoule, dans la forêt vierge, Ariane je t'aime.

René Troin

La Dame de la Beauté

René Troin est un déléaturien de la première heure, accroché à l'aventure par le bolduc mauve de l'édition originale d'*Alice-Crime* (1979). Sa bibliothèque, fait rarissime, abrite l'intégralité de la production éditoriale de Deleatur.

Un recueil de palindromes, puis quelques textes malicieux trouvèrent place parmi les Minilivres – sans oublier une tragédie classique contemporaine, *On se fait à l'idée et c'est Moi qu'on assassine*, dans laquelle un chanteur bien connu est la cause vinylique d'une altercation à l'issue fatale autant que lyrique.

La Crau (Arizona) mêle souvenirs personnels et fiction historique dans un récit aux odeurs d'une Provence réinventée.

Auteur discret sans être secret, René Troin garde sous le manteau quelques trésors qui verront bientôt le jour sur d'autres rivages... Notez déjà ce titre : *Georges écrit*.

Bibliographie

Chez Deleatur

- *Vingt Palindromes*, les Minilivres, 1998
- *Douze Aventures de Câline et ses amis*, les Minilivres, 1999
- *On se fait à l'idée et c'est Moi qu'on assassine*, les Minilivres, 2000
- *La Crau (Arizona)*, la Compagnie des Indes oniriques, 2002
- *How I Met Bob / Comment j'ai connu Bob*, les Minilivres, 2003
- *La Dame de la Beauté*, les Minilivres, 2003.

*René Troin lisant
La Crau (Arizona)
à la librairie Équipages,
à Paris,
le 10 octobre 2003.*



A. Jehier

I

Si en 1989, connaissant mon goût pour les divagations urbaines, vous m'aviez demandé, au hasard d'une halte ou d'une hésitation à quelque carrefour – j'allais alors sans plan au fond des poches – si je savais où logeait la Beauté, je vous aurais récité, tels ceux d'une leçon bien apprise, les mots qui suivent :

« La Beauté vit rue du Texel, au numéro 46, dans le quatorzième arrondissement de Paris. Elle y possède une boutique tenue par une dame : la Dame de la Beauté. »

Le soir où je l'ai vue pour la première fois, il pleuvait sur Losserand-Maine. Les gouttes s'épuisaient sur le trottoir – comme ces longues larmes de sueur sur le corps des femmes brunes au hammam – avant d'aller se confondre dans les échos mouvants des phares.

Une forme marchait à ma rencontre, basse du parapluie – un danger citadin qui surprend quand il vous égratigne pour votre baptême de l'orage ; après on s'habitue –, qui m'obligea à tourner la tête. C'est là qu'un halo me la révéla. Sa blondeur,

sa pâleur et son port de vestale, magnifiés sans doute par la buée qui couvrait à demi la vitrine de la boutique dont j'ignorais, pour quelques heures encore, la raison sociale, je les ai emportés avec moi sous la pluie – que je ne sentais plus.

II

Le lendemain matin, le jour se levait avec peine sous des nuages impotents, que j'étais déjà dans ces parages traversés la veille.

La rue du Texel était vide et les boutiques obscures. Celle du numéro 46, sous un unique appartement – vu la frénésie immobilière qui agitait le quartier, cette modeste construction ne passerait sûrement pas le siècle – était à l'enseigne de l'*Institut pour la vie idéale*.

La vitrine montrait quelques flacons de produits de jouvence, des savons au goût de fleur ou de plante exotique ; et sur la porte s'étagaient, œuvre d'un artiste en lettres, des promesses de soins pour le visage, la peau, les rondeurs invoulues, de massages et de rayons pour faire croire qu'on est bronzé toute l'année.

Je n'osai pas, ce matin-là, écraser mon nez contre la vitre pour deviner l'intérieur. Je n'ai jamais rien osé d'ailleurs, surtout pas pousser la porte – j'aurais pu, j'ai vu quelques hommes le

faire. Et pourtant, j'ai vécu une histoire avec la Dame de la Beauté.

À partir de ce moment-là, et pendant quelques semaines, je me promenai un peu moins au hasard, qui ne m'en tint pas rigueur, au contraire.

Comme j'avais noté que l'institut ne fermait pas avant dix-neuf heures trente, je faisais, après les heures de bureau, le crochet nécessaire au retour de la vision.

D'abord, le fait qu'elle ne revint pas favorisa mon exploration discrète. Il me suffit de ralentir le pas pour inventorier, le lundi, deux portes ouvrant sur des cabines – et sans doute officiait-elle dans l'une d'entre elles –, le mardi, trois fauteuils d'osier entourant une table basse chargée de revues féminines – mais que lisaient donc ses rares clients ? Sans doute ne se présentaient-ils que sur rendez-vous ferme –, le mercredi, une lampe d'ambiance à la douceur rosée. Le jeudi, je commençai à languir. Jusqu'au vendredi de la semaine suivante où je faillis bien être pris les yeux dans le sac.

Je m'apprêtais à me livrer à ce qu'il faut bien se résoudre à appeler une douce mais insistante inspection quotidienne, quand je la vis à vingt-cinq pas de moi, dans la rue ; le visage baissé, elle triait des pièces et des billets dans ses mains – sans doute sortait-elle d'un commerce amical où on lui avait échangé quelques grosses coupures contre de la monnaie pour finir sa journée.

Sur le point de notre rencontre, elle dut lever la tête, et nos regards se sont croisés. Elle avait les yeux d'un bleu de mer très rare – pour que la mer ait cette eau-là, il faut que l'éclat du ciel soit un peu empêché par un nuage de nuée blanche. Ce bonheur appartient à ceux qui se baignent tôt.

Un jour, nous finîmes par nous trouver au même endroit... Mais d'abord, je dois raconter comment j'ai su son nom.

III

L'appartement ne s'éclairait jamais quand elle était dans la boutique. J'en conclus qu'elle y vivait, et qu'elle en était l'unique occupante. La sonnette, selon une coutume vivace dans des quartiers plus chics, n'affichait que ces deux initiales : M. K.

On trouve toujours, lorsque l'on emménage dans un nouvel appartement, quelques traces de ceux qui vous ont précédé. C'est ainsi que, trois semaines avant la déduction que je viens d'évoquer, mes cartons à peine posés au troisième étage gauche du numéro quatorze de la villa d'Alésia, je ramenai, après avoir fouillé d'une main aveugle les hautes profondeurs d'un placard, les deux volumes de l'annuaire téléphonique par rues du quatorzième arrondissement.

Au 46 rue du Texel, comme je m'y attendais un

peu, il n'y avait qu'une abonnée privée. Et, comme je l'espérais beaucoup, elle répondait aux initiales.

Le nom – sa consonance maghrébine associée à la blondeur de sa propriétaire – était de Kabylie, forcément. Quant au prénom, avant elle une autre fée l'avait porté, que l'on fête – même si les calendriers lui préfèrent Pélagie – le 8 octobre. Ce jour-là, je vis d'ailleurs un homme, chargé de roses – comme un enfant rouge au creux de son bras – pousser la porte de l'*Institut pour la vie idéale*. Il portait un manteau d'hiver à poil long. La seule vue de ce vêtement, certainement trop chaud pour la saison, et de ces fleurs qui trouvèrent aussitôt un vase aussi glorieux que leur message, suffit à me précipiter dans cette double certitude que nous ne jouions pas dans les mêmes atours, et que mon aventure avec la Dame de la Beauté ne quitterait jamais les arpents du rêve.

IV

Pour que je me résigne à pousser la porte d'une brasserie comme *Au Métro*, rue Pernety, il faut qu'il pleuve comme ce jour-là, autour de midi cinquante, où debout au comptoir je faisais durer un café en attendant que ça se calme.

Elle est entrée et, dès qu'il l'a aperçue, le patron lui a adressé ce regard désolé et complice à la fois

qu'on réserve aux habitués quand on n'a plus de place à leur proposer.

« Sauf, si ce monsieur accepte de partager sa table avec madame », proposa l'un des garçons, en désignant un rougeaud seulabre aux prises avec une paire de saucisses au chaud dans leur nid de frites. Le client acquiesça d'un mouvement de couteau qui imitait plutôt bien le consentement, avant de se ressaisir et de pousser la galanterie jusqu'à demander à sa commensale inattendue si elle préférerait la chaise ou la banquette qu'il occupait mais lui céderait bien volontiers. Je n'entendis pas la réponse – car sa voix, bien sûr, était douce – mais je les vis bientôt tous les deux entamer un demi-tour de table dans le sens des aiguilles d'une montre.

Et puis le type, tout juste assis, lança : « Alors, si je comprends bien, vous appréciez le banc plus que la chaise, comme on dit chez moi aux filles aux joues de pomme qui sortent de l'église. »

Sur quoi, il se laissa aller à un rire dément qui ajouta à la perplexité de mon idole. Je la voyais chercher le sens caché de la saillie, soutenue dans l'effort par une exécution sommaire de *L'Art de la fugue et du contrepet*, œuvrette pour piano d'un bâtard dipsomane de Jean-Sébastien Bach, qui toucha là le fond sonore.

Au garçon qui passait, elle commanda ce qu'il y avait de plus rapide sur la carte.

En attendant son demi-pamplemousse-salade verte, elle laissa ses yeux aller où ils voulaient – pourvu qu’ils fuient le con d’en face. Ils ne se posèrent pas sur moi...

*... Moi, qui imaginais
ses longs cheveux défaits
remonter comme une onde
le cours de mon corps nu.*

Bon, le temps a tissé le manteau qui habille les souvenirs. Mais sur le moment, je triturerai quelques idées plus proches du *cut-up* que de l’alexandrin. Bref, je m’étais mis dans un état tel que je choisis de me réfugier dans le dessert, à l’instar de certain éditeur angevin dont le caractère semble trempé de la douceur proverbiale de sa région de prédilection – sauf à le surprendre au moment où il attaque un paris-brest, par exemple. Mieux vaut alors ne pas lui mettre des bâtons dans les roues – ou des cure-dents dans les gencives pour ceux qui préféreront la métaphore alimentaire à l’image cycliste.

Je plongeais ma petite cuillère dans une part de tarte aux pommes quand la Dame de la Beauté est sortie.

J’ai pu la suivre des yeux jusqu’au moment où elle a tourné au coin de la rue.

Je ne l'ai jamais revue.

V

Ah ! si... une fois. Chez un boucher de la rue Daguerre. Elle commandait un rôti pour dimanche.

Michel Valprémy

*Rose, Raoul
et Courte-Queue*

C'est par Jacques Abeille que Deleatur est entré en contact avec Michel Valprémy, dont Pierre Laurendeau avait repéré les proses insolites chez divers éditeurs.

La publication en 1988 de *Rose, Raoul et Courte-Queue* (« sorte d'autobiographie de l'imaginaire » selon l'auteur) fut l'occasion, pour Jacques Abeille, de réaliser sa première gravure à l'eau-forte, avec l'appui technique de l'Atelier Tazé. L'édition originale du texte est précédée d'un avant-dire de Sylvie Nève et Jean-Pierre Bobillot.

Bibliographie sélective

Chez Deleatur

- *Rose, Raoul et Courte-Queue*, eau-forte et illustration de Jacques Abeille, la Compagnie des Indes oniriques, 1988.

Chez d'autres éditeurs

- *L'Œil du guetteur*, dessin de couverture de Pierre Lachaud, le Dé bleu, 1997
- *Pablo, les baigneurs*, dessin de couverture de Sébastien Morlighem, Opales, 1998
- *Clowns, Croque-Morts*, dessin de couverture de l'auteur, éditions du Rewidiage, n° 90, 1998
- *Cadastre du clair/obscur*, Atelier de l'Agneau, 1999
- *Mailles, mémoire*, Opales, 2000
- *Kiosque à paroles*, éditions Voix, 2001
- *Albumville*, dessin de couverture et frontispice d'Élisabeth Batard, Atelier de l'Agneau, 2002
- *Cibles, cribles*, éditions Haldernablou, 2003.



E. Batard

*Dessin de
Jacques Abeille
figurant
en frontispice
de l'édition
originale.*



*(L'histoire commence et se déroule
en ces années-là ; du ciel tombèrent
d'étranges cailloux en forme de
poisson.)*

1

C'est l'hiver, à l'aube. Raoul découvre Rose, elle charroie du fumier frais et fumant. Il bande comme un cerf, est saoul comme une vache. Il la veut pour toujours. Des vapeurs bleuâtres nimbent la figure de Rose, ses joues grasses et

rubicondes, une citrouille mûre sous un bonnet noir, diablement belle. Sur les collines, il pleut de l'or, des genêts, une flopée de sous neufs. Le fumier sent bon le nom de Rose, et la campagne entière fleurit le purin remué. Rose est partout ! dans l'air, dans les arbres, sur les prairies et la brande ; elle sort de terre comme les ressuscités ou les taupes égarées. Rose jette sa fourche, relève ses jupes jusqu'au menton. Elle s'accroupit et pisse. Raoul croit ce qu'il voit et peut-être en Dieu pour la première fois. Caché derrière les lauriers-cerises, il voit une lune pleine, la forêt domaniale, des broussailles sauvages et l'ouverture du puits de la mine. Il ne sait pas si Rose est plusieurs, si elle répand de l'eau claire, du vin bénit ou quelque encens. Il voit le piment rouge. Sa trique crève le coutil. De grands oiseaux blancs percent les nuées. Rose s'essuie d'un revers de main. Raoul perd son jus, dégueule chopines et pain à l'ail.

Des mois passent, les plus jolis, de Pâques à la Saint-Jean. L'emphysème emporte le père de Raoul, l'influenza son frère de lait, la mère meurt de chagrin, une chèvre de vieillesse. Raoul ne dort plus, boit pour oublier qu'il boit, pour oublier la Rose, ses mamelles devinées, la croupe mulassière, grumeleuse, très fendue, sans fond, toute cette chair crémeuse et terrible ; Rose à la vaisselle, au balai de bruyère, souriante et ravie ; Rose aux champs, devant les bœufs, derrière le brabant ;

Rose armée du coutelas, bras levé sur le verrat gueulard ; Rose, la Rose, demi-nue, penchée sur les marmites, les cuisses écartées devant un feu d'enfer. Raoul brûle, il donnerait son chien pour renifler les poils de Rose, même bonnement sous les bras. Il est inconsolable ; et riche, malgré la chèvre.

Rose endure les sévices ordinaires : taille prise, mollets et tétons pincés, doigt à la raie. Elle ne répond pas coup pour coup aux insultes, aux rebuffades ; les maîtres las confondent souvent bestiaux et valetaille. Que lui importent ces tripotages ! Elle a doublé ses dessous. Que lui importent ses dents gâtées, perdues, sa démarche de jument prête à mettre bas ! Rose est folle de sa chevelure, folle à lier. Elle, qui n'est pas mauvaise bougresse, moleste les teigneux et crache sur les pouilleux ; le contact d'un pelé la tuerait sur l'heure. Pour ses cheveux, Rose récolte la sauge des prés, les bourgeons du peuplier, les fleurs de camomille et de capucine, les feuilles de la bardane, du buis, l'écorce et les jeunes rameaux de l'aulne. La bourrasque ou l'orage ne la font pas reculer, elle ne craint ni le clan des voyous du crépuscule ni les pentes escarpées des hautes terres. Rien n'est trop imprudent, sa toison avant tout !

À l'automne, la contrée est en ébullition. Les barbares assiègent la Ville élue entre toutes. On dit que le désert qui la jouxte recule ; on ne l'aperçoit

plus du haut du beffroi. On raconte que les pierres de ce désert, qui ne sont pas aveugles, entrent en grande colère ; elles s'élèvent et tournoient dans l'air qui guérit de tous les maux et que personne n'a respiré. Il est trop tard, l'homme à la peau d'écume, au ventre lisse, ne viendra plus. Ici, une troupe d'énergumènes, bandits de grand chemin, vauriens du même acabit, pille les greniers, crève les paillasses. Sur la place des bourgs, ces salopards masqués giflent les notables captifs, l'un après l'autre, sans hâte. Les bannis d'autrefois, un sodomite, doux bardache réchappé du soufflet de forge, les voleurs mutilés, tous les mécréants rient sous cape, méfiants encore. Une tempête de neige étouffe l'outrage. Le prêtre tonne en chaire. Il faut se serrer les coudes contre les loups, contre Raoul.

C'est un affreux depuis toujours. Sur son berceau déjà, on hésitait entre le crapaud, le surmulot et la gargouille de la chapelle. Raoul ne criait pas, ne souriait pas ; on l'oubliait. Le frère de lait fut bien soigné, en cas. Quand il sut marcher, Raoul remplaça l'épouvantail du champ de maïs, immobile du matin au soir, les bras en croix. Puis sa mère, dans un geste malheureux, une erreur de distance jusqu'alors improbable, renversa une assiette de soupe aux choux bouillante sur la tête du crapaud. Les passes du rebouteux furent inefficaces. On n'insista pas, il retrouva sa place de tourmenteur d'oiseaux. D'abord purulentes, les

cloques durcirent. Cette pourriture sèche dessina des alvéoles de chair plissée ou tendue à craquer, minuscules concrétions, arborescences brunâtres, grisâtres, violâtres, écœurantes. Il était si laid qu'on l'accusa de toutes les calamités : le lait tournait, les poules et les canes ne couvaient plus, naquit un veau à cinq pattes qui ne survécut pas ; et la coulure des vignes, l'invasion des doryphores, le puits tari, la barque chavirée. On ne le battait pas par crainte des contagions. Seule une voisine bancale et menteuse le consolait : « La beauté ne fait pas mûrir les tomates ! », disait-elle gravement. Raoul grandit plus que de raison, plus que tout le monde en ce pays. Ce colosse n'aimait que son chien, un roquet presque aussi laid que lui. On affirmait que les mains de Raoul étaient palmées, que sa bouche s'ouvrait sur quatre rangées de dents, que des écailles phosphorescentes couvraient son poitrail et son dos ; on mentait. Pour le vrai, des filles songeuses quand luisent les étoiles, des épouses délaissées, égarées, furent pourfendues par une corne inimaginable, un tronc d'ormeau de dix ans d'âge, affûté comme un soc, brûlant comme braise. Rendues à leur famille, à leur mari, elles parlent encore du mandrin dans leur ventre, des grognements de la bête.

Rose défaille dans sa crinière. Sous la brise, les frisons des tempes, de la nuque, lui donnent la chair de poule. La nuit, sans relâche, elle crante,

trousse, frise, ébouriffe. Elle compose des nids oblongs où couvent les oiseaux des rivières, crêpe des gerbes, entortille des treilles, cisèle des galeries pour les mantes religieuses, les criquets, pique bluets et coquelicots, bâtit des carènes de navire, élève des huttes et des bûchers ; un ruisseau cascade sur des massifs de morilles, un brouillard d'aubépine nappe des fourrés roussis. Pour célébrer sur son chef ces carnivals, des fêtes nautiques jamais vues, mille processions royales, elle dérobe rubans multicolores, dentelles, laines crues ou angoras, n'épargne ni la queue des coqs ni les ailes des pintades ; le dindon la fuit comme la peste. Dans son réduit, ça sent les fers chauffés, la peau cuite, les ongles brûlés. Au matin, l'eau sucrée noie les pièces montées. Personne ne doit la surprendre, connaître le secret. Elle partira bientôt. Elle a entendu le nom de Raoul, elle a entendu la disgrâce. Il maltraite son chien qui ne le lui rend pas, qui lèche ses orteils crasseux, ses larmes, et réchauffe son ventre malade. Raoul a froid, comme chacun. Il entame la dernière barrique. Il est cerné, la mort pue le vin. Rose est loin, placée chez les riches.

Aucune comète ne paraît à l'est, nul cavalier vêtu de brocart et d'hermine. Malgré leurs yeux crevés, les oiseaux des cages modulent des cadences connues. L'an nouveau ne promet rien. La Ville élue entre toutes est muette. Le désert rétrécit, une assemblée de fidèles n'y tiendrait pas.

Rose surveille ses décoctions, invente des embrocations parfumées. Elle nettoie son démêloir, les peignes de corne, ou d'os, elle ne saurait dire, puis, en dernier, le plus précieux, tout d'écaille de caret, cadeau de la patronne, un soir très chaud dans le boudoir. Elle veut le voir ! de ses yeux voir ! Les crapauds ne crachent pas de venin, leur derrière ne lâche rien d'autre que du lait ; ils n'ont mordu personne, il n'en pleut jamais en grande quantité ; ce sont des menteries rapportées par des bouches méchantes. Raoul est-il olive ? gris roux ? très vert rayé de jaune ? Rose rabat son capuchon bien bas sur le front, elle se méfie des fils de l'araignée, des lichens sauteurs. Elle coupe à travers champs, légère, joyeuse dans ses sabots. Elle défie les détrousseurs au bandeau sur l'œil, fait la nique aux braconniers, aux garnements lapideurs. Le dégel brouille la terre, le soleil est une fleur de pissenlit. Rose sue, les cuisses excoriées. D'une rive à l'autre, au gué des Ablettes, elle tire un mendiant par la manche, brèche-dent chauve, mais propre. Il porte, pendu à une ficelle qui lui sert de collier, une sorte de poisson en bois usé, craquelé, un poisson à l'œil d'or. Le gueux prédit beaucoup de lumières dans un val étranger, des flamboyantes, des sulfureuses, et puis si grises, plaintives. Il annonce des midis gourmands, le fruit d'un autre monde, des batailles, beaucoup de batailles, enfin l'ire sanguinaire d'un chacal. Il dit aussi que tout

est perdu d'avance, que Rose devrait retourner d'où elle vient ou, mieux encore, mourir sur place. Il dit qu'il ne parle que pour elle, il ne sait rien de celui qui lui survivra. Rose ne voit pas la main tendue ; on ne récompense pas les charlatans, ces baragouineurs à la langue de vipère, trop fainéants. Les loups ont fui. C'est une bonne année ; on ne compte pas plus d'une douzaine de victimes à moitié dévorées ; des enfants pour la plupart, et quelques contrefaits qui, bénits par l'Église, les mains et le cou soigneusement tailladés, servirent d'appâts. Il n'y a plus de temps à perdre, la saison est propice ; il faut protéger les femmes, capturer Raoul, le dépecer vivant, le couper en morceaux et cuire son âme damnée.

Ce n'est pas la cloche, ni le craquètement des grues. Le sang lui monte à la tête comme les bulles des fontaines ou de la piquette. Rose est au but, au songe ; elle ne peut pas se tromper. Ça folâtre, gazouille, pépie ; on dirait le chant du pinson ou du bouvreuil dans des bosquets plucheux ; on dirait la fauvette et le rouge-queue ; il tombe des plumes, de la mousse ; les bambins soufflent des pétales sur les cils d'une pucelle ; un buisson de roses, les roses, ah ! écorche si peu d'une dame la robe d'argent. Rose regardera Raoul droit dans les yeux, sans loucher, sans plisser son nez, sans sortir son mouchoir. Elle ne le touchera pas d'abord, ne crachera pas par terre trois fois. Pour sûr qu'il lui

offrira du lait ! Mais, comme la sanie des panaris, comme la chiasse des chouettes sur les fagots, l'air sent soudain. Dans la demi-obscurité du chai, Rose découvre Raoul. Il ronfle, la tête dans ses bras. À ses pieds, le cadavre d'un chien, pourri, infect. Rose bouscule les bouteilles vides, des pots graisseux et, avant que de tourner de l'œil, entrebâille la lucarne. Les araignées reculent, les rats, les cafards. Un rayon fluide enflamme la charogne, les os et le moisi. Raoul gigote ; sa chemise, aussi grise que les taies du Maître à la fin des chasses, dénude le corps géant, mat, sans écailles, sans rayures jaunes. Rose croit ce qu'elle voit et peut-être au démon pour la première fois. Elle voit l'énorme trayon, l'anguille mordorée à tête cramoisie, une racine qui respire et vit, ronde, épaisse, plus majestueuse que les tiges ratatinées des Messieurs toujours impatients de sortir leur infâme rejet fleurant les saponaires communes. Rose fond et coule ; elle a vu la paire de pépons. Elle veut Raoul à jamais. Alors, elle mouille de ses larmes, des vraies, mille et mille jaillies de son cœur emplis à ras bord, sur le point d'éclater, des larmes lourdes comme les gouttes d'une pluie d'été, comme le lait au sein des nourrices, des pleurs du premier jour de veuvage, de l'orpheline chagrine, tirée par les cheveux – les plus fins près des tempes –, Rose mouille le front de Raoul, le menton et le cou, baise infiniment la brûlure, d'une bouche pointue, très silencieuse, ou

appuyée, ouverte jusqu'aux oreilles, ventouse apaisante, avec un souffle tiède et le bout de la langue. Rose et Raoul se bercent dans la puanteur.

2

À l'annonce des nouvelles épousailles, la patrouille de tueurs n'a pas pris le départ. La déception fut grande, on jura que ce n'était que traque remise.

Les femmes bénissent Rose, embrassent la poussière de ses sabots. Un seul de ses cheveux est adoré comme une relique et promené avec le tibia du Saint. Rose accepte les cadeaux, émue, distraite. Ensuite, elle troque, marchande. Raoul sourira d'aise. Car, malgré l'alcool et les privations, il garde la tête froide ; un sou est un sou, une chèvre une chèvre. Rose, donc, rapièce les cotillons, les chemises de dessous, rafraîchit les corselets. Pour les bas-de-chausses, le temps manque, mais personne n'y fourrera son nez. Elle apprend à écrire son nom, juste Rose sur le contrat de mariage. La dot est de taille : un buffet en bois de cerisier, un lit à la duchesse sans le baldaquin, quatre draps d'étoupe de bon service, couette et traversin bourrés de plumes, une couverture de toile fourrée de chanvre, rideaux et tours en siamoise, une nappe

de fil brun, six assiettes d'étain, six cuillères de fer. En contrepartie, Raoul a promis de respecter la tignasse de Rose, aucune caresse. Mais ça le démange et l'enfièvre. Il veut foutre Rose sans plus de mignardises. Elle se cabre, entêtée comme un âne rouge.

Au château, le Maître déshabille les postulantes. Rose est remplacée en grande hâte. Dès potron-minet, une colonne burlesque, les derniers malbâtis d'alentour, traverse le bois des Renardières. En haut, le ciel est une mare limpide ; quelques nénuphars blancs, du fretin vif-argent fusionnent et meurent, immobiles. Un nabot ouvre la marche, il porte le châle de la mariée, un cachemire véritable, sans défaut, pas mité. Suivent lépreux et aveugles qui gesticulent et se carambolent, le mendiant devin en perruque à boudins, des faux bossus, des authentiques, une troupe de romanichels qui tambourinent sur des outres pleines et agitent des mouchoirs, des fouets en raphia coloré. Rose porte un diadème de fleurs de pommier au sommet d'une cathédrale de boucles. Elle n'a rien oublié : les flèches, les tympanes, les corniches et jusqu'au Sauveur en pâte à pain ; des trèfles figurent les ogives, graines et pépins la grande rosace au-dessus d'un porche en forme de carpe, de tanche ou de truite noire des lacs. L'édifice menace de s'écrouler à chaque pas. Raoul arbore une cagoule chamarrée ornée de houppes

et de pompons. Il soutient le coude de sa future. Il se retourne sans cesse, frappe sa cuisse de sa main libre. Le chien est bien mort.

On ne fête pas les noces vicieuses ! Le bourg se souvient des mistoufles. Il faut nourrir les poules, les cochons, puis verrouiller les portes, tirer les volets. On regardera par les soupiraux. On a fait ce qu'on a pu pour Rose ; c'est une bonne fille malgré ses lubies, ses coiffures biscornues, et vaillante, pas cancanière pour deux sous, gracieuse quand elle ne sourit pas, une bonne fille sacrifiée ou, qui peut dire ? une garce en chaleur, toujours prête à se coucher sur le dos.

La journée fut longue. Raoul ne peut plus attendre. Il culbute Rose dans le pigeonnier. Rose cramponne son turban du soir, matelassé, très résistant. Il la veut là, dans la paille, les plumes, la fiente. Il la trousse, écarte ses cuisses, agrippe la toison, les cheveux permis, cherche du nez, du front, les pépites enfouies, le fossile animé. Rose dodeline de la tête, suit la tourterelle, l'unique, apeurée. Raoul pétrit et mord la chair brûlante, copieuse ; il la perce et la saigne, bourre jusqu'au tréfonds. Au douzième assaut, Rose s'évanouit.

C'est la paix, il y a de la douceur dans le crissement des faux. Sur la glycine, les abeilles font le charivari. Des visiteurs serrent la main de Raoul. Rose tire leur barbichette, une mode nouvelle. On ne pense plus au barbare. Le Livre a menti, et la

bouche des prophètes, ces coureurs d'escarcelles. L'homme plus blanc que lilas n'ouvrira pas la porte du désert. Les eaux le gardent jusqu'à la fin des temps.

Elle est patronne dans sa cuisine, reine dans la basse-cour. Gentil le jour, fort comme un Turc, infatigable la nuit, jamais rassasié, Raoul boit à la santé de Rose la bien nommée, la parfumée, Rose la bien-aimée. Les terres produisent, l'héritage rapporte. Ils remplacent la chèvre manquante, adoptent un nouveau chien. Raoul dévalise encore quelques colporteurs, les tarabuste un peu pour offrir à Rose des faveurs, des almanachs précieux ou rigolos, l'image d'un seigneur à cheval, les yeux fixés sur un gonfalon constellé de petites croix saignantes. Des perce-neige aux vendangeuses, Raoul cueille des bouquets et, à la saison, l'orange et le mousseron. Chaque dimanche, il chauffe et martèle des fers usagés, bûches fendues, rongées, serfouettes édentées ; il les ponce, les cire avec des matières fusibles, des mixtures gluantes. Dans ce miroir presque noir, Rose plongera ses yeux couleur chou.

Le tombereau de betteraves chavire. Rose s'écrase dans une haie de ronces. Elle croit avorter. Des rigoles de sang roulent sur ses cuisses, drainant des caillots brunâtres, des filaments agités comme les vers d'une mouche. Ça sent le fraîcheur et la poudre à fusil. Le mouchoir ne suffit pas, une

poignée de terre molle bouche la fente. La bourrique reçoit les coups. Rose ne dit rien, n'y pense plus, gonfle normalement de partout, les chevilles aussi. Elle promet.

Envie de femme pleine

Vide ton bas de laine !

Rose ne quitte plus la table ou pour réchauffer des bouillons de viande qui ravigotent et qu'elle avale jusqu'à la dernière goutte, en oubliant Raoul, exprès. Elle raffole de jambon fumé coupé fin, fin, encore plus fin, de moelles chaudes, de foie de veau cru accompagné de purées de fèves ou de marrons ; elle arrose de sucre et de gelée des pains dorés en triple épaisseur, s'empiffre d'omelettes à la confiture de reines-claude, trempe des biscuits dans des compotes chaudes aux sept fruits. Raoul met en réserve le lard, les haricots noirs et le miel d'acacia. Pour lutter contre les idées noires et la constipation, il oblige Rose à ingurgiter, sans renâcler, des bottes entières d'épinards et de poireaux qui lui soulèvent le cœur. S'il la surprend les doigts enfoncés dans la bouche, il la menace d'une tonsure plus large que la main. Chaque jour, Raoul trinque à la santé de son futur premier-né.

Jus de couillons à la moisson

Au muguet nâtra le garçon !

C'est la nuit avant la Pentecôte, sereine, attiédie, une nuit de fête. Les hommes jouent à la pet-en-gueule, à qui crachera le plus loin. Les gringa-

lets ne vident pas leur verre cul sec, une seule respiration suffit à les chasser de la virée aux putains. Les femmes, petites et vieilles, astiquent la médaille de la Ville élue entre toutes, les autres manient le coupe-pâte, beurrent tôles et moules, confectionnent massepains et roussettes à la fleur d'oranger, des bassines entières à distribuer aux nécessiteux. Soudain, les horloges s'arrêtent, la terre tremblera peut-être. Dans les mansardes, collés au dos des catins, entre leurs jambes, les ivrognes aperçoivent la lune, un quartier bien dessiné, qui vire au rose tendre comme la chair du saumon, puis vif comme l'œil des lapins albinos, du furet, et sombre comme la bague d'un prélat. Cette nuit-là, après la soupe, Rose recrache les haricots. Malgré le vinaigre et l'huile de noix, ça ne passe pas. Elle se couche. Raoul arrose son café, sort, suivi du chien. Affaires de bonnes femmes. Une cousine lointaine, habile de sa main bote, sert d'accoucheuse. Les linges blancs sont dépliés, l'eau frémit. Dans le lit à la duchesse, Rose ne geint pas, n'appelle pas. C'est fait, pondu. Un cri de sansonnet. « La garce ! elle l'a pissé ! », marmonne l'estropiée. Elle hésite ; c'est un garçon. « Oui, Courte-Queue ! », dit Rose tout sourire. Au point du jour, des poissons ailés souillent les rues des hameaux.

Raoul voit l'enfant, hurle, blasphème, et Dieu et diable. Il gifle Rose, la secoue comme un prunier, la traîne dans la ruelle, cogne à tour de bras.

La cousine prête sa main vilaine. Les sabots de Raoul creusent le ventre de Rose qui sourit encore, fait semblant d'écorcher sa poitrine, de mordre ses genoux. Après l'orage, elle berce et chante : « L'enfant sage, petit Jésus à moi, à moi, moi toute seule, mon églantine fragile, mon goujon, mon gardon, joli rhododendron, ma poupée rose, rose du haut en bas, ma chose rose, mon tout, tout à moi, ma dragée, ange du ciel et de la terre, du ciel levant, du ciel couchant, du ciel de midi, lumière de ma vie. » Rose baise l'églantine, le gardon, le Jésus ; elle baise les yeux, le front, le cul, les orteils et le bout minuscule qui ne poussera pas, jamais ! Raoul ne parle plus, même au chien. Vergogne ! ils vont dormir dans les champs. Il ne faut plus vivre, le moins possible. Le malheur est tombé, l'étoile perdue dans la pourriture des cieux. Raoul grelotte et le chien pleure les caresses d'avant.

Passes encore, l'été, d'épargner les fous, les benêts, les infirmes familiers ! Il en faut, deux ou quatre bien soignés, pour attirer la protection d'en haut ; mais un marmouset sans tige, sans tuyau ou presque, sans bourses, c'est forcément le désordre, la faim pour demain. La populace gronde, les fourches sont dressées, les torches enflammées. « L'ENFANT OU LE FEU ! L'ENFANT OU LE FEU ! » On doit le supprimer, les goules le réclament et les sirènes cruelles. On va l'étrangler avec un lien d'osier, lentement, un quart d'heure durant, ou

l'égorger sans délai, recueillir son sang plus puissant que celui des poulets, plus bénéfique, et le répandre goutte à goutte dans les champs, sur les seuils des maisons, sur les margelles des puits. Il faut l'attraper de gré ou de force, l'arracher au sein de sa mère, la fornicatrice couverte par les boucs. Il a peut-être une queue derrière comme ses pères, des pieds fourchus comme les fils de Satan. On le capture et on l'expose au sommet de la falaise, les paupières cousues, des aiguilles enfoncées dans son crâne encore mou ; on le plonge dans l'eau bouillante ; on l'enterre vivant dans l'enclos des mines ; on le tord et le bat comme un linge mouillé ; on le jette dans un four chauffé à mort. Rose et Raoul ont fait la trêve, ils défendront Courte-Queue jusqu'au bout, jusqu'à leur dernier souffle. Ils ne tremblent pas, se tiennent par la main. Ils ne prononcent aucune parole, respirent normalement. Ils entendent les menaces, les pierres contre la porte, les croisées brisées. Rose est coiffée pour une grande cérémonie, des vergers en espaliers couronnés d'un jeune épi de maïs, dôme d'or qui scintille dans la lueur des flammes si proches. Les bouches, plus de cent, se sont tues. Le silence désormais, plein, charnu, à couper au couteau. Du dehors ne montent que les relents du marais. Rose se gratte la tête, l'épi s'écrase. Alors, après un sifflement effroyable dans une clarté d'après-midi torride, asphyxiante, après un crépi-

tement d'épouvante, le sol ondule et chavire. Des bruits de course se fondent dans la nuit retombée. Courte-Queue continue de téter. Rose et Raoul n'ont pas bougé. Ils restent là, pétrifiés, jusqu'au matin.

Raoul ouvre la porte, titube, hébété. Il s'approche de la haie du fond du jardin, la haie des roses trémières, les fleurs chéries de sa Rose, la haie hier encore si fournie, écharpée à cette heure, et les arbres de leurs noces, si chargés de promesses, arrachés, défoliés, fendus. Le champ de maïs, rasé, fume encore. Et partout, d'une couleur sombre et luisante comme un cul de bouteille, les cailloux célestes, une centaine, tachés du sang des fuyards. Raoul n'en peut mais, il s'assoit sur le sol tiède, frotte ses yeux malades. On n'a jamais vu ça, plus fort que ce qui fut. Pourtant, c'est bien le museau plat et pointu du brochet, les pointes hérissées de l'épinoche, les barbillons du barbeau, et les rayons des nageoires, la balafre des ouïes. Une main lasse a lâché le filet. Raoul retrousse ses manches, marche de long en large en agitant ses bras. Un fou. Il retourne vers Rose, vers son fils qui est à Rose. Sur un piquet, il découvre son chien, pattes et roustons tranchés. Le champ restera interdit pour toujours.

3

« Les lèvres d'en bas raboteuses comme la langue d'une vache ! » Raoul l'a dit, sans rire. « À qui la faute ? » Rose a répondu, sans crier. Mais elle a jeté aux orties les faveurs, le miroir, les almanachs. Elle a gardé le seigneur à cheval, à cause que les croix pleurent. Elle attend l'écoulement de son sang, la huitaine, pour repenser à ses cheveux en jachère. Raoul est un crapaud, le seul cruel, il change de couleur quand il dort. Elle accepte de soigner Courte-Queue, d'entourer sa taille d'une cordelière où s'enchâssent des fèves, des dents de loup, de ne jamais l'ôter tout à fait, même pour l'agrandir, pendant un siècle s'il le faut. C'est le seul moyen, dire amen, de sauver son agneau de l'abandon, d'une mort hasardeuse. Déjà les dessiccations sont en cours. Raoul clarifie le beurre, mélange le poivre vert et la truffe ; il trempe des morceaux de pain dans la poix chaude et les pile au fond d'un récipient où marinent des sangsues imbibées d'huile camphrée ; il pulvérise des racines dans du lait, des graines d'anis, de la farine de concombre et de rhubarbe. Rose est préposée à l'application des topiques et des liniments. Non sans dégoût, par deux fois chaque jour, elle doit masser, élonger, déposer sur le bouton cinabre et plomb rouges. La nuit, un cataplasme répugnant, une pâte à base de suie et de moutarde, prolonge

le sortilège. Raoul, chassé du lit, couche dans la souillarde, replié sous de vieux sacs.

En cachette, dans un creuset en terre cuite, Raoul malaxe des excréments de pigeon, des filaments d'orge qu'il arrose de sa semence, un trop-plein de plusieurs mois. Ensuite, il apprête des boulettes pas plus grosses que des petits pois. Dans la soupe, Rose n'y verra que du feu. Après, elle ne refusera plus de faire la bête à deux dos ; il lui en cuira. Mais il faut attendre d'abord, d'une lune pleine à l'autre. Raoul ne maltraite pas Courte-Queue, il ne hausse pas le ton devant ses bêtises, ses caprices, même les très gros. Il le laisse jouer avec les chiffons, les poupées bourrées de crin et de son. Il n'assiste pas à la toilette du petit, il préfère croire qu'il s'est trompé depuis le commencement, que l'enfant de Rose est fendu comme elle, qu'il s'appelle Capucine ou Violette ou Marguerite ou Rosine, que la honte n'est jamais venue. Il ne servirait à rien de le planter dans les champs ; sa figure si fine, pleine de grâce sous les boucles parsemées de bouffettes, charmerait les oiseaux nuisibles qui descendraient en bandes pour le saluer, l'aimer et ne plus le quitter. Rose, chaque soir, avale les pastilles. Raoul, sûr de lui, nu, le cep en avant, la saisit au croupion. La louche lui répond, le manche à balai, le rouleau à pâtisserie, le tisonnier aussi.

Ça recommence, les filles, d'autres filles, les sœurs cadettes des victimes de naguère, qui

boivent l'eau des fontaines à minuit, qui aiment à s'asseoir sur les pierres rugueuses des chemins sans craindre le vol des roussettes, sont saisies au collet par la poigne de l'ogre et violées aussitôt, formidablement trouées.

Raoul est maudit, ensorcelé. Il n'a pas vu l'œil coupable, les entrailles des geais pendues à la clôture. Il palpe son ventre, la barbaque flasque. Maudit, ensorcelé ! On a noué l'aiguillette. Tout le canton jubile. On rit à s'en faire péter les boyaux, de l'autre côté de la rivière aussi, et peut-être jusqu'aux remparts de la Ville élue entre toutes. La bête est morte ! Vengées, les mères colportent la bonne nouvelle de foires en marchés. Des cierges brûlent continûment devant la Madone des Miracles. On organise les cortèges ; les femmes engrossées fouettent des garçons impubères parés d'organes prodigieux, vessies porcines rehaussées de fourrure de lièvres. Des soties sont jouées impromptu dans la cour des fermes. Le tirage au sort désigne les outragées ; quelques passe-droits sont accordés aux dernières déflorées. Par défaut d'interprètes femelles, des petits mâles vêtus de cretonnes fleuries, plus gracieux que leurs modèles, miment la résistance aux assauts d'un Raoul en bois, hideux et ressemblant. La même vieille, frétilante, tient le rôle du chien, offre sa croupe flétrie au membre articulé qui crache du lait caillé. Les hommes n'ont pas fermé leur

braguette et sourient plus souvent qu'à leur tour ; le ridicule est passé.

Elle ne prend pas part à la liesse. Sa réussite est amère. Le mendiant disait vrai ; tout est perdu pour elle, pour la plupart. Rose se lève encore la nuit pour fêter ses cheveux. Elle va souvent au plus pressé, elle ne sait pas si elle perd le goût et la patience, si elle est devenue très adroite, une savante, plus méritante que le coiffeur d'une impératrice. Rose n'oublie pas la nouvelle besogne quand l'autre ronfle. Elle réveille Courte-Queue pour ôter l'emplâtre à l'eau froide. Après quoi, à l'aide de bandelettes en toile rude, de toutes ses forces, les doigts congestionnés, elle enserre les hanches du gardon, de la dragée. Tout est perdu pour elle ? Courte-Queue n'aura pas son pareil.

Sept années que dure ce manège ! Sept années et trois encore ! Courte-Queue est resté court de queue. L'ancien champ de maïs a disparu sous les mûriers. Sept années et trois encore qu'on n'a vu personne rôder de ce côté.

C'est ici, pas ailleurs, sa caverne, son souterrain, le seul abri ; ici, dans l'ancien champ de maïs, qu'on appelle encore comme ça, du maïs qu'il n'a jamais vu, un endroit mystérieux que les parents évitent, dont le seul nom prononcé à voix basse fait rouler de droite à gauche leurs yeux devenus coupants, des yeux aveugles, deux clous qui ne veulent pas voir. Courte-Queue parle aux plantes

méchantes avec des mots mous, élastiques, qu'il invente au fur et à mesure, des chansons mélancoliques oubliées sitôt fredonnées. Sa patience n'a pas de limites. Une épine après l'autre, il termine le premier tunnel où personne d'autre que lui ne se fauilera sans y laisser des lambeaux de chair, sans devenir fou de douleur ou de peur. Rose lui a appris les prières qui protègent des Anges rebelles, qui chassent les esprits de malice. Tout près et si loin, Courte-Queue entend les appels de Rose, la prise de bec avec Raoul : « Feignant ! Maboule ! Poivrot ! Cinglée ! Monstre ! Putain ! » Étendu sur la mousse, au cœur du fourré et de l'humidité, il contemple l'œuvre achevée, la voussure sans défaut qui filtre la lumière du dehors, dessine des motifs ombreux au lent balancement, plus doux que, sur la mare, le scintillement du soleil qui fatigue l'œil, plisse le visage, flétrit le rêve. Dans un nid de pinson, Courte-Queue dépose son trésor, une boucle de Rose, quelques morceaux de verre brisé et la pierre sombre que ses ongles arrachèrent du sol spongieux, le poisson qu'une mer, la vieille mer, oublia, un caillou qui parle du futur quand tombe le grand silence des fins d'après-midi.

Dans la Ville élue entre toutes, il y a des colombes très blanches, d'autres peintes aux couleurs de l'arc-en-ciel, bien dressées, qui volent en ordre, si loin, à la limite des terres. On ne chante pas

encore, ni sifflets ni paroles ; on respire à petites goulées, les lilas sentent toujours la poudre, chaque heure un peu moins. L'eau coule dans les bassins, les lavoirs, presque claire, inoffensive. Les femmes et les enfants trempent leurs jambes grêles, la main en visière sur des yeux qui connaissent la cave. On ne garde pas trace du sang, des squelettes du premier jour, des tripes du dernier matin. Les murs d'enceinte sont rasés, chaque pierre concassée, réduite en poudre, mélangée à la poussière des délateurs, à la cendre des crapules que baisa le barbare, aux restes de quelques indifférents châtiés trop vite, un faible pourcentage, pour l'exemple. Il y a la maison du Maître ; un quarteron de servantes au front triste cueille des brassées de dahlias pourpre et or. Il y a, au bord d'une rivière, un pauvre hère qui passe au cou du promeneur des cordelettes prophétiques. Il y a des garçonnetts couleur de brioche, déjà velus, qui rient sur le passage d'un orphelin trop blême, qui le poursuivent, enfoncent sa tête dans la boue. Il y a Rose, écarlate, qui brise le pipeau que Raoul sculpte dans un rameau de châtaignier. Raoul écume, attache la folle au montant du lit, la saisit aux cheveux. Il y a la perruque de Rose dans la main de Raoul, dans sa bouche. Il y a le crâne eczémateux de Rose, le secret au grand jour et le dernier soupir. Il y a Raoul au fond d'un piège, Raoul empalé sur trois madriers ; penchée sur le

trou, une fillette montre ses dents. Après, il n'y a plus d'images.

Une boule de houx et d'églantier bouche l'entrée du boyau. Courte-Queue se dévêt, admire infiniment sa peau qui n'est rosée que dans la tête de Rose, dans sa cervelle malade, dévorée par les mites et les lucanes, sa peau blanche comme le lait des figes, bleutée comme les draps qui sèchent sur les prés. Il fait rouler le poisson sur son corps, du cou aux orteils, le cale entre ses cuisses, pince le bourgeon. Alors, il voit le désert. Il croit ce qu'il voit.

Jacques Élisée Veuillet

Oncle Ted

Créateur de la collection Première Personne au début des années soixante-dix, Jacques Élisée Veuillet édita à cette enseigne deux ouvrages (aujourd’hui mythiques) : un des tout premiers livres de Michel Bulteau, *Sang de Satin*, illustré d’une gravure originale de Jacques Hérold, et un remarquable recueil de Clément Magloire Saint-Aude, *Dialogue de mes lampes*, illustré par trois gravures originales (Camacho, Lam, Télémaque).

La vocation d’éditeur de Pierre Laurendeau – et la création subséquente de Deleatur – doit beaucoup à la figure tutélaire de Jacques Élisée Veuillet, dont la collection rejoindra Deleatur en 1983.

Écrivain exigeant, Jacques Élisée Veuillet distille de courtes nouvelles et d’encore plus rares poèmes. *Oncle Ted* parut chez Deleatur, dans la collection les Indes oniriques, en 1993.

Bibliographie

Chez Deleatur

- *Oncle Ted*, la Compagnie des Indes oniriques, 1993 (rééd. les Minilivres, 1996)
- *La Lettre close*, les Minilivres, 1995.



DR

« Baisse la tête, Romaine... », cria Ted dans l'oreille de la jument. Debout sur une chaise de jardin, le garçon pesait de tout son poids sur le cou de l'animal. Romaine souffla sans broncher. Alors Ted se hissa tant qu'il put sur la pointe des pieds et son visage se frotta contre le poil noir autour de l'œil. Il resta un bon moment comme cela, pendu, à regarder. Son père hurla : « Veux-tu descendre... » en courant à travers l'enclos. La voix se rapprochait dangereusement et Ted se laissa glisser sous l'encolure, à l'abri. Son père se tenait de l'autre côté du cheval ; il répéta : « Mais qu'est-ce que tu fais, qu'est ce que tu fais ?

- Je regarde, répondit Ted, très calme.
- Et tu regardes quoi ? dit le père.
- Je regarde à l'intérieur du cheval », dit Ted.

Au dîner, Ted s'assit à côté de grand-mère, qui lui donnait toujours raison. Il mangea tête baissée. Eddy était encore tout rouge. Au bout d'un moment, il n'y tint plus. Il dit : « Vous savez à quoi il joue, Ted... » Émilie, adolescente, bêtement roucoula une seconde et s'étrangla. Quand elle eut fini, Eddy reprit : « Tu vas nous le dire toi-même... » Ted s'y attendait. Il jeta un coup d'œil

en biais vers grand-mère et il répondit en vitesse : « Je regarde dans le cheval... » Tout le monde se tordit de rire, un peu nerveusement. À la fin, grand-mère s'exclama : « Qu'est-ce que ça peut faire... »

*

Plus tard, Ted s'enfuit sur un bateau breton qui appareillait au crépuscule. Le capitaine découvrit Ted à l'aube, trop tard pour retourner. La prochaine relâche était à dix jours. Son père fut prévenu par la gendarmerie. Ted resta tout l'été aux Açores. Il trouva un emploi d'aide au chantier d'équarrissage. Les baleiniers rentraient tout doucement au port, traînant des cachalots ballonnés et saignants. Ted escalada les grands animaux. Il portait des bottes à crampons et découpait les graisses avec un tranchant long comme une épée. Un jour, sous une colline de chair, il rencontra le regard mort d'un vieux mâle. Au bout d'un moment, le contremaître lui cria : « Oh ! qu'est-ce que tu fais ?... », mais Ted, couché au-dessus de l'œil, n'entendit pas. Le contremaître le secoua rudement, répétant sa question : « Qu'est-ce que tu fais ? », et Ted répondit : « Je regarde.

– Et tu regardes quoi ? dit le contremaître.

– Je regarde à l'intérieur de la baleine... », dit Ted.

À la paie du soir, le contremaître dit à Ted : « ... C'est plus la peine de revenir... », et il raconta l'histoire aux ouvriers qui attendaient leur tour. Ils se donnèrent des coups de coude en s'esclaffant. Ted, ainsi, s'en alla sous les quolibets des Portugais.

*

Il rentra chez lui le lendemain de la mort de grand-mère. On l'avait un peu oublié. Il embrassa tout le monde. Eddy lui donna une claque sur la nuque en disant : « On parlera de tout cela un autre jour... » Émilie pleurait en gloussant. Ted se glissa au milieu de la nuit dans la chambre de la morte. Les flammes de deux grands cierges dansaient sur la peau ridée de grand-mère que personne ne veillait plus. Ted l'embrassa une dernière fois et il en profita pour soulever la paupière et regarder dans l'œil. Au petit matin, Eddy entra. Ted était agenouillé. Sa tête reposait sur le drap mortuaire. Il dormait tranquillement. Eddy réussit à se contenir pendant que Ted se relevait avec un drôle de sourire. Eddy lui désigna la porte d'un doigt impératif.

À l'automne, Ted s'installa à Paris. Il commença des études de médecine et fut un étudiant modèle. Eddy lui envoyait de l'argent et se vantait partout des succès de son fils, mais Ted ne revint jamais à la maison. Il ouvrit un cabinet d'oculiste dans un

quartier populaire. On lui amenait de l'école des petits pleurnicheurs qui avaient reçu un caillou dans l'œil ou bien, de la pharmacie, des vieillards qui perdaient doucement la vue en même temps que la vie. Le premier vrai client de Ted fut une jeune femme élégante et probablement très jolie. Malheureusement, elle portait sur l'œil gauche un épais pansement de coton tenu par un bandeau qui la défigurait. Ted diagnostiqua une affection de l'iris et il instilla dans l'œil écarquillé une goutte d'atropine. La pupille s'épanouit comme une fleur japonaise. Ted eut un drôle de sourire et il se pencha davantage. La patiente bégaya : « ... Qu'est-ce que vous faites ?... » Ted, de plus en plus penché, allait répondre, mais la cliente se dégagea d'un coup de rein et s'enfuit, son bandeau maculé autour du cou.

*

Ted renonça à la médecine et vécut entouré d'oiseaux de nuit dans une ville d'Amérique. Il en faisait commerce. Lorsque le bruit courut que ses oiseaux portaient bonheur, la fortune lui sourit. Un hibou préféré se tenait sur son épaule et Ted, à tout moment, regardait dans l'œil de l'oiseau. Entre eux ce fut une histoire d'amour. Ted était heureux. Eddy lui adressait quelquefois des lettres un peu mélancoliques. Il lui conseillait de songer au mariage. Mais Ted restait silencieux.

Il eut une fin tragique, les yeux crevés par son hibou. Pendant qu'on l'emmenait, mourant, sur un brancard, l'assassin prit la fuite par la fenêtre d'un vol léger.

*

Émilie profita de l'enterrement pour découvrir l'Amérique. Ses deux enfants n'avaient jamais vu oncle Ted. Ils l'accompagnèrent. Pendant l'office, l'aîné se penchait sans arrêt vers la plus jeune et la regardait drôlement. Émilie, à la fin, n'y tint plus. Elle chuchota : « ... Qu'est-ce que tu regardes encore ?... » Mais l'enfant n'osa pas répondre. Il baissa la tête et prit la main de sa petite sœur, qui roucoula bêtement une seconde et se mit à pleurer.

Robert Vigneau

*Contribution 63 au
Congrès de psychanalystes*

Robert Vigneau, Provençal né en 1933, publie à vingt ans un recueil de poésie lyrique avant d'émigrer en Asie où il développe sa thérapie du graphisme autopsychanalytique, exposé chez Kobo (Ginza, Tokyo).

Également homme de théâtre, Robert Vigneau a interprété divers rôles dans une quarantaine de spectacles, films et téléfilms, sans oublier la mise en scène de vingt-six spectacles en France et, parfois bilingues, au Sri Lanka, en Afrique de l'Ouest et au Japon.

Bibliographie sélective

Chez Deleatur

- *Contribution 63 au Congrès de psychanalystes*, dessins d'Alain Le Corre, les Minilivres, 1997.

Chez d'autres éditeurs

- *Bucolique*, Gallimard, 1979
- *Bestiaire à Marie*, Nathan, 1985 (rééd. Éolienne, 2000)
- *La Guerre de Cinquante Ans*, À Hélice, 1995
- *Botaniques*, Éolienne, 1997
- *Entrée des créatures*, Adana Vinci, 2001
- *Rizou la Mouche*, illustrations de Francisco Rivero, Vents d'ailleurs, 2004
- *Planches d'anatomie*, Éolienne/Adana Vinci, 2005.

Vignettes d'Alain Le Corre illustrant l'édition originale.



G. Stauffer



*Monsieur le Président,
Chers amis Congressistes,*

Je remercie vivement le Comité d'organisation de m'avoir permis d'intervenir à cette tribune, bien que je me sente vraiment étranger aux problèmes qui vous préoccupent et aux passions qui vous animent. Ma formation d'ébéniste me rend meilleur connaisseur des étagères que des livres qu'on pose dessus, même si aujourd'hui je me consacre tout particulièrement à l'ébénisterie sanitaire et sociale.

J'ai appris ce métier par tradition familiale. Papa avait établi sa petite menuiserie rue Garancière, derrière Saint-Sulpice et cela explique pourquoi il avait fini par se spécialiser dans le meuble religieux, et particulièrement dans le confessionnal. Quoi ? Certains d'entre vous ne savent plus ce qu'on appelle un confessionnal ? Une sorte

de cabine téléphonique où les papistes s'isolent en couples, chaque couple formé d'un prêtre écouteur qui se tient assis et d'un pénitent narrateur, humblement agenouillé. Une grille les sépare. Le pénitent narrateur se dénonce, l'autre reste muet, ne hoche même pas la tête – il en a tellement entendu, le prêtre écouteur, il n'a pas à juger, il laisse ça aux poings entre le Diable et le Bon Dieu. Il se fait payer de quelques prières de contrition, autant dire : du vent !



Saint-Sulpice a joué un grand rôle dans ma vie et d'abord dans ma naissance puisque mes parents se rencontrèrent dans cette rue Garancière où Papa peaufinait le confessionnal. Maman, elle, travaillait tout à côté, aux Galeries Saint-Joseph, articles du culte au détail. En qualité de petite-main, elle ajustait les ourlets des soutanes et brodait les étoles de cérémonie. Devant les clients, on l'appelait Juliette, prénom qui sonnait plus chrétien que Sarah, car maman appartenait en réalité à une famille juive originaire de Freiberg en Moravie. Dans sa parenté, elle comptait des horlogers, des médecins et surtout beaucoup de tailleurs ; la plu-

part avaient dû s'exiler à Vienne, à Londres et même à Paris, comme mon grand-père Isaac Fleud le Jeune, qui finit premier ciseau chez Coco Chanel.

Je donne tous ces détails avec fierté. En effet, je peux me prétendre enfant de l'art et surtout de l'amour. Et il en fallait, de l'amour, à mon ancien séminariste de père, Auvergnat par surcroît, pour épouser une immigrée ashkénaze aux inflexions yiddish ! Il en fallait de l'amour à Sarah pour marier un goï malgré l'opposition des rabbins ! De fait, les deux familles, aussi bien les Auvergnats antidreyfusards paternels que les Moraves hassidiques maternels, rompirent avec les tourtereaux et il ne fallut rien moins que ma naissance pour enfin les rabibocher.

Papa comptait bien faire de moi son successeur. Il avait déjà accroché au-dessus de l'atelier le panneau « André Aubineau et fils, ébénisterie religieuse ». Maman, elle, a su me donner le goût de la couture, des étoffes, de l'habillement. À vrai dire, elle prenait souvent de petits travaux à la maison, car les commandes de meubles d'église baissaient régulièrement à cause de la désaffection religieuse bien connue et l'atelier paternel frisait sans cesse la faillite.

– Le confessionnal ? Non, cet article n'a plus aucun avenir, déclarait Papa en jetant de dépit sa casquette dans la sciure.

Je détestais ces manières. Je détestais la façon dont il m'examinait d'un œil lugubre.

– Que deviendras-tu, mon fils ? lâchait-il.

Ah ! je l'aurais tué ! D'ailleurs, il se mit à boire, ce qui n'arrangea guère nos affaires.



Cependant, le brave Didier Ard, le neurologue bien connu, un cousin du côté de Maman, apporta un beau jour chez nous une méridienne à la Récamier. Il avait déniché cette antiquité en fort lamentable état, une ruine, dans une cave de la rue des Rosiers. Pouvait-on la rapetasser ? En fait, il avait trouvé là une façon élégante de nous aider financièrement sans nous faire la honte de la charité. Il fallait tout lui refaire, à ce meuble, même lui recoller les pieds ! Maman demanda mon aide. Nous nous installâmes tous deux dans l'atelier que Papa avait déserté. Et ainsi, je découvris ce métier de tapissier que j'allais adopter avec passion. Sangles, ressorts, rembourrage, kapok, brocart, droguet, velours et reps, je jonglai vite avec toutes ces matières, avec toutes ces techniques et cela, grâce à la sensibilité que ma couturière de maman avait su épanouir en moi.

Cette première méridienne, je ne l'oublierai jamais. Après que j'eus repris les bois au tampon, maman et moi, à quatre mains, avons gainé les ressorts, rembourré l'assise en laine vierge, tendu un fourreau de soie bordé d'un galon velu et cela donna un résultat si flatteur qu'il nous valut aussitôt une foule d'autres commandes. Le téléphone arabe, comme on dit à Paris ! Tous les confrères de Didier me confièrent les sièges de leur salle d'attente. Je profitai alors des progrès foudroyants de la médecine. À l'époque, la neurologie s'essouffait, la mode virait à la psychanalyse et j'eus ainsi l'occasion de meubler nombre de cabinets qui s'ouvraient. Bonnes affaires. Toujours un doublé : le divan du patient et le fauteuil de l'analyste. Eux aussi vont par couples, comme dans le confessionnal. Au fil des ans, selon les tendances, j'ai décliné les multiples versions de l'ameublement psychanalytique ; vous les avez tous rencontrées : les ensembles coordonnés pastel, le lit de camp Constantine, le tube-et-contreplaqué façon Le Corbusier, le simili-daim à dévidoir de drap-papier, le remonte-pente Poulidor, le combiné fauteuil-divan incorporé, le canapé rétro en Skai – un de mes gros succès.

Chers amis congressistes, je vous ai apporté ce soir mon nouveau catalogue. Encore confidentiel. À vrai dire, je le dévoile pour vous. Je présenterai ces modèles 1998 au prochain salon d'octobre, à la Porte de Versailles.

Je vous recommande d'examiner avec soin ma récente création intitulée « le multiple ». Présentée page 56. En apparence, il s'agit d'un canapé classique mais, pour un tarif très étudié, je le livre avec revêtements multiples en options obligatoires. Vous changerez de revêtement selon le patient dont vous allez mener l'analyse. À vous de déterminer à quelle séance de la cure vous proposerez, par exemple, la dentelle couvre-lit, ou le drap rose layette, ou l'oreiller poilu, la housse en satin de bas nylon, le tapis de crin, le matelas-soutien-gorge de nourrice en mousse de polyamide assisté, la croûte de cuir black clouté inox, le latex nu, bref : autant de matières, autant de couleurs, de situations aptes à dénouer le blocage de vos patients par simple contact rétrospectif.



Dans ce catalogue, vous constaterez que le mobilier psychanalytique traverse une véritable révolution : il bouge, il se diversifie, il éclate. Il échappe aux impératifs esthétiques d'hier pour devenir véritablement un auxiliaire déterminant de l'analyse.

Page 32, vous trouverez toujours mon célèbre divan-masseur mis au point en collaboration avec les laboratoires Abibon, de Tokyo. Non seulement il procure un apaisant massage dorsal en circuit mécanique aléatoire mais nous y avons ajouté, depuis l'année dernière, un podomasseur électronique. Il s'agit d'un accessoire capable de masser la plante des pieds selon les points traditionnels de la médecine chinoise. Cet outil performant devrait vous attirer la clientèle asiatique que les traditions bouddhistes maintiennent trop souvent à l'écart de votre psychanalyse, considérée comme une exclusivité judéo-chrétienne.



Enfin, je n'ai pu résister au plaisir de mettre à mon catalogue, page 87, ce curieux canapé en peau de crocodile, à vrai dire fort inconfortable. Je l'ai réalisé sur les indications de votre consœur Marie-France Richard-Eliet qui le destine aux pulsions masochistes.

Pardon ? le B. A. ? me demande-t-on de la salle. Non, je ne diffuse pas le divan « Baise-Analyse ». Du moins, il ne figure pas dans notre catalogue européen. Je ne le réalise que sur commande.

Nous possédons en magasin quelques baise-analyse, modèle « Tarzan », réservés à l'exportation. Vers l'Afrique. Mais pour vous obliger, si cela vous intéresse, je puis en distraire... On se voit tout de suite après ?

Je vous remercie de votre attention. Le catalogue reste à votre disposition dans le hall d'entrée. N'hésitez pas à me consulter pour les délais de livraison, toutes précisions techniques et, bien sûr, les conditions de règlement. Il y a toujours manière de s'arranger, nous trouverons ensemble la solution adaptée à votre cas puisque, avant tout, je désire fidéliser ma clientèle. Entre amis. Complémentaires. Merci encore.

Éditions Deleatur

1978-2003

*25 ans de création
littéraire et artistique*

Ont notamment participé à cette aventure :

✦ J. ABEILLE ✦ D. ABEL ✦ M.-D. AGUILERA ✦ R. ALEJANDRO ✦ A. ALLAIS ✦
A. ALVAREZ-BRAVO ✦ B. AMY ✦ AN 2000 ✦ M. APPLE ✦ H. BARBE ✦ L. BARTHE ✦
M. BAUDOUIN ✦ P. BETTENCOURT ✦ M. BOISSINOT ✦ P. BOMAN ✦ H. BOUDET ✦
J.-P. BRISSET ✦ P. BRIX ✦ M. BULTEAU ✦ J. CAGNARD ✦ J. CAMACHO ✦ E.-L. CÁRDENAS ✦
J. CARREYN ✦ G. CHARBIT ✦ P. CHARMOZ ✦ E. CHASSEBCEUF ✦ B. CHÉNÉ ✦
D. CLÉREMBEAUX ✦ J.-L. COATALEM ✦ A. COTTEVERTE ✦ C. COULOUMY ✦ P. CURVAL ✦
A. DEBAY ✦ J. DE MAXIMY ✦ F. DEUX ✦ M. DOINEAU ✦ J.-M. DROT ✦ L. DUBOST ✦
G. DUCORNET ✦ R. DUCORNET ✦ DU LAURENS ✦ A. DUMAS ✦ C. DUSSILLOIS ✦ F. FASULA ✦
Q. FAUCOMPRÉ ✦ FÉNELON ✦ D. FORGET ✦ X. FORNERET ✦ P. FRIB ✦ Y. FRIoux ✦ H. GAY ✦
P. GERMAIN ✦ J.-J. GÉVAUDAN ✦ GIL ✦ P. GRIPARI ✦ D. GROUTTEAU ✦ M. GUÉRARD ✦
S. GUILLAUME ✦ A.-M. GUILLON ✦ L. HASSON ✦ J.-P. HENRY ✦ HÉRODOTE ✦ J. HÉROLD ✦
G. HUCHE ✦ A. JEHIER ✦ JOUFFREAU DE LAZERIE ✦ P. JOUSSELIN ✦ LA BRUYÈRE ✦
✦ LA FONTAINE ✦ J. LAFORGUE ✦ O. LAURENDEAU ✦ P. LAURENDEAU ✦ A. LE CORRE ✦
J. LECOQ ✦ G. LE GLOUPIER ✦ J. LÉLUT ✦ P. LEMAIRE ✦ J.-L. LE QUELLEC ✦ F. LIZÁRRAGA ✦
J. MACRET ✦ S. MAHIEU ✦ MARX ✦ B. MÉLISSON ✦ L. MICHEL ✦ P. MIGNÉ ✦ G. MOREAU ✦
L. MULLER ✦ H. MUNIER ✦ S. NITKOWSKI ✦ G. OLLIVIER ✦ J. PALLONE ✦ A. PAUCARD ✦
C. PAUCARD ✦ D. PÉAN ✦ PERRAULT ✦ M. et J. PETIT ✦ J.-P. PLANTIVE ✦ L. POILBOUT ✦
H.-M. POLVAN ✦ A.-J. PONTE ✦ P. PROUST ✦ Y. RIVAIS ✦ S. RODANSKI ✦ L. ROSENBERG ✦
G. ROSIÈRE ✦ A. ROYER ✦ M. ROUX ✦ G. RUBEL ✦ G. SAILLANT ✦ J. SERGUINE ✦
A. SILVESTRE ✦ A. SNIDER ✦ C. SOULIGNAC ✦ THÉVET ✦ P. TISSEYRE-ANANKÉ ✦
S. TORDJMAN ✦ R. TROIN ✦ M. VALPRÉMY ✦ L. G. VEGA ✦ N. VENETTE ✦ J.-E. VEUILLET ✦
R. VIGNEAU ✦ N. D. DE VILLEGAS ✦

Affiche réalisée à l'occasion des vingt-cinq ans de Deleatur.

Les illustrateurs

Jacques Abeille

Quand j'ai rencontré Jacques Abeille, en 1979, il menait déjà en parallèle écriture et expérimentations graphiques. C'était l'époque de *Même et Autre*, la collection de poésie qu'il avait créée à Bordeaux. Son approche du dessin était très figurative, qu'il s'agisse de créations autonomes ou d'illustrations...

Jacques Abeille contribua à l'aventure de Deleatur, de 1978 à 2003, à la fois par de nombreux textes (*l'Amateur de conversation, l'Homme nu, Louvonne, l'Écriture du désert...*) et des illustrations. Il exécuta sa première eau-forte pour *Rose, Raoul et Courte-Queue*, de Michel Valprémy, publié en 1988 [repris dans ce volume, page 141]. Je me souviens aussi des *Little Dirties for Rikki*, une douzaine de vignettes culottées, hommage à la Grande Rêveuse du Colorado, réunies en 1982 dans une minuscule enveloppe bleue [voir page 196].

Toute l'œuvre de Jacques Abeille, pourrait-on dire, s'éclaire par cette correspondance savante

entre les grandes fresques romanesques du cycle des *Contrées*, les paysages intimes des fragments du Cycle, dispersés chez de nombreux éditeurs, les poèmes en vers libres ou en prose... et ces étonnants tableaux qui ornent les couvertures de certains de ses livres (à l'Escampette).

Jacques Abeille m'a dit, un jour, qu'il se considérait comme « l'archiviste de ses propres écrits », comme si, proliférant et débordant sa vie réelle, ils ne lui laissaient guère la possibilité que d'en consigner les traces.

Existe-t-il, quelque part au cœur des *Contrées*, un dépositaire ultime des expériences picturales de l'étrange Monsieur Jacques ?*

Ramón Alejandro

En 1985, Ramón Alejandro illustra les *Notes de voyage au Pays des hommes-bousiers* de Pierre Bettencourt de deux superbes eaux-fortes [voir page 8] ; ce fut le début d'une longue collaboration entre l'artiste et l'éditeur.

D'origine cubaine, Ramón Alejandro partage aujourd'hui sa vie entre Paris et La Havane, après avoir vécu plusieurs années en Floride. Chez Deleatur, il a créé et illustré les collections Baralanube et Mañunga, consacrées à la littérature cubaine.

* Extrait d'un article de Pierre Lauredeau paru dans le numéro 2 de la revue *le Nouvel Attila*.

Aucune des nouvelles retenues pour ce recueil n'étant illustrée par lui, vous trouverez ci-dessous la reproduction d'une des trois lithographies illustrant *les Poinçons de John Baskerville*, de Pierre Laurendeau (1990).



À la manière de Piranèse et d'Arcimboldo, Ramón Alejandro représente le périlleux point d'équilibre : le danger enclos dans cet instant, tel pourrait être le thème récurrent de son œuvre. Artiste du terrible et du mystère, il peint des offrandes ; face à l'un quelconque de ses tableaux, nous sommes sur le point de pénétrer dans le temps interdit : mais, une fois les offrandes déposées sur l'autel ou dans un coin de la pièce, jamais nous ne surprendrons le festin des dieux – une langue invisible pourléchera le sirop de sucre,

*un souffle venu de nulle part avalera tout chaud le cœur de la colombe.**

A.-J. Ponte

Rikki Ducornet

Illustratrice de plusieurs de ses ouvrages, notamment *les Plafonds volatilisés du baron Munodi* [page 53], Rikki Ducornet a également illustré de nombreux livres. Citons sa suite de dessins pour la magnifique édition canadienne de *Tlön, Uqbar Orbis Tertius* de Borges (Aya Press, 1983).

Hélène Gay

Artiste graveur et actrice metteur en scène, Hélène Gay vit à Angers.

Jean-Jacques Gévaudan

Jean-Jacques Gévaudan s'associa très tôt à l'aventure de Deleatur, illustrant plusieurs ouvrages, dont la nouvelle de Pierre Laurendeau publiée dans ce recueil [page 69]. Deux affiches, *la Source* et *Né de pierres et de mers inconnus*, furent éditées en 1979 et 1980. Un portfolio de cartes postales (dessins et peintures) parut en 1981 et, en 1991, une monographie sur l'artiste. Jean-Jacques Gévaudan a exposé ses œuvres dans de nombreuses villes, notamment Angers, Bordeaux, Tours.

* Extrait du texte de présentation de la monographie sur Ramón Alejandro publiée par Le Polygraphe/Tribu's (trad. Martine Roux).

Jacques Hérold

C'est en 1978 que Pierre Laurendeau rencontra le peintre Jacques Hérold, pour l'édition d'un texte de Rodanski qui ne vit pas le jour. Ami de longue date de Jacques Élisée Veuillet, Jacques Hérold illustra *Spectr'Acteur* [page 99], paru dans la collection Première Personne.

Né en Roumanie, Jacques Hérold participa aux activités du groupe surréaliste dès les années trente. Il fut l'un des animateurs de *Néon*, l'éphémère revue pour laquelle Stanislas Rodanski trouva la devise : « N'être rien, Être tout, Ouvrir l'être. »

Alain Le Corre

Graphiste, cartographe et illustrateur installé à Angers, Alain Le Corre a orné la première édition de la nouvelle de Robert Vigneau, *Contribution 63 au Congrès de psychanalystes* [page 177], de culs-de-lampe impertinents.

Gilles Ollivier

Formé aux Beaux-Arts d'Angers, Gilles Ollivier est graphiste. Chez Deleatur, il a illustré *Un Passe-reau* de Patrick Boman [page 21] et un conte sucré de Pierre Laurendeau, *le Bonbon, la Brute et le Truand*.

Yak Rivais

Peintre, dessinateur, écrivain... Yak Rivais déclina sur plusieurs modes un univers singulier et souvent chaotique. En 1982, Deleatur publia un portfolio de cartes postales, *Tapir*, reproduisant une dizaine d'œuvres de l'artiste. Pour la réédition de *la Paroi* [page 91], il a souhaité faire une nouvelle illustration.

Alain Royer

Le premier livre à paraître à l'enseigne de Deleatur, en 1978, fut *Petits Formats* d'Alain Royer, un recueil de gravures (burins, pointes sèches, eaux-fortes) et de dessins, alliant à la finesse du trait une grande liberté de l'imaginaire.

Alain Royer a exposé ses œuvres à Paris, Hambourg, New York... La nouvelle de Jacques Abeille [page 13], est accompagnée du dessin qui illustrait son édition originale, dans la collection « la Nouvelle postale ».

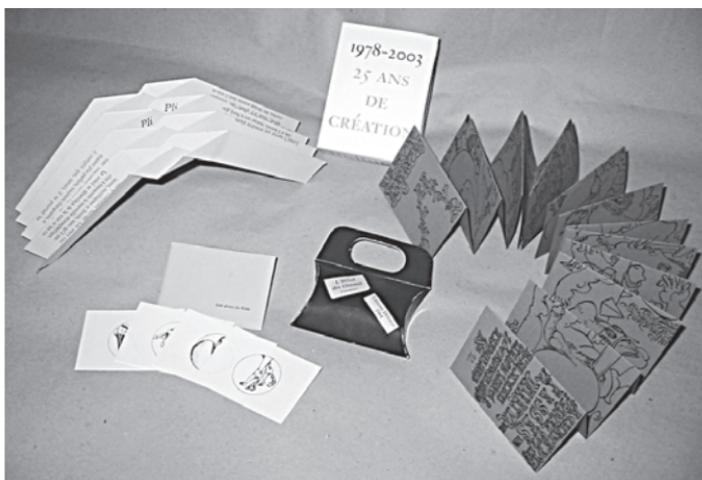
Les objets

Plusieurs objets éditoriaux insolites virent le jour chez Deleatur, à commencer par le cube palindromique de Jean Pallone (ci-dessous)...



S. Rivaux

... Puis les *Little Dirties for Rikki* de Jacques Abeille (à gauche, au premier plan) ; les pliages : *Pli polaire*, *Pli solaire*, de Pierre Laurendeau (à gauche en haut) ou la ribambelle érotique de Ramón Alejandro (à droite) ; les objets détournés, comme la petite valise : *l'Hôtel des Oiseaux* (au centre).



S. Rivaux

Tous ces objets furent prétexte à des séances de pliage, collage, couture... auxquelles participèrent de nombreux amis. Qu'ils et elles en soient ici remerciés !

Le site Internet

<http://deleatur.fr>



Achévé d'imprimer en mars 2006
sur les presses de
la Nouvelle Imprimerie Laballery
58500 Clamecy
Dépôt légal : mars 2006.